

# Chapitre 1

## DANS LA GUEULE DU LOUP

*Avril-mai 1829, Grasse, France*

Monsieur Le Fournier avait ménagé à Catherine une entrevue dans le salon de la villa Roubigant, avant le dîner. Elle craignait d'être en retard pour ce premier contact avec la prestigieuse *parfumerie* française. Quand le majordome lui annonça que Monsieur aurait quelques minutes de retard, ce contretemps ne fit qu'accroître sa *nervosité*.

Une fois les lourdes portes refermées sur elle, elle fit le tour du salon pour se détendre. Au fond de la pièce, un feu sans fumée crépitait dans la cheminée. Devant celle-ci, deux sièges en bois sculpté flanquaient une table ronde. D'autres sièges s'alignaient le long des murs. Des gravures monochromes des célèbres jardins royaux de France les surplombaient. Ces dernières auraient retenu son attention, n'eusse été la faible clarté.

«Une pièce étrange, songea-t-elle, dépourvue de tout ornement superflu, au mobilier dépouillé, à l'atmosphère austère. Bien loin de l'élégance française habituelle, dont la simplicité n'est qu'apparente... »

À dix-huit ans, Catherine Duladier n'avait encore aucune idée de l'austérité pure d'un intérieur Quaker du Nouveau Monde. De fait, son expérience du monde se résumait à un bref voyage en Provence et dans le Languedoc, six ans plus tôt, afin de voir les ruines de son héritage huguenot. Et, mis à part ce que sa famille lui en avait dit et ce qu'elle avait

pu en voir dans les livres envoyés par les membres de sa corporation, la jeune apprentie du commerce de la soie ne savait à peu près rien du monde, en dehors de sa terre natale sur le Maine, près de Francfort.

Elle réchauffait ses mains au feu, lorsqu'elle avisa un miroir en pied encastré dans le mur. D'une pirouette, elle y vérifia que son jupon ne dépassait pas plus que la norme admise par la mode française de l'après-Empire. « Tu fais une parfaite petite maîtresse de la soie », se rassura-t-elle, tandis qu'un sourcil interrogateur appréciait l'effet d'ensemble.

Catherine était bien décidée à ne se laisser intimider par rien de ce qui pourrait arriver à la villa Roubigant. La *hauteur* – cette arrogance si naturelle aux Français – serait son bouclier, soutenue par la réputation de sa famille, des fabricants en soierie huguenots, rescapés de la Révocation de l'Édit de Nantes un bon siècle plus tôt. Pas même l'oeil perçant des gens de la Côte d'Azur ne pénétreraient cette façade, qui dissimulait un manque d'assurance frémissant.

Et si Monsieur Le Fournier doutait de ses compétences ? « Pourquoi votre famille a-t-elle envoyé une enfant pour consulter le principal fabricant de parfums français ? », risquait-il de demander. La Maison Duladier, qui jouissait d'une hégémonie incontestée au sein de l'industrie de la soie européenne, transmettait les secrets de son art d'une génération à l'autre, de mère en fille, dans une chaîne ininterrompue. En qualité d'héritière de la tradition familiale – son apprentissage de *maîtresse de la soie* -, Catherine avait une position inattaquable ; elle méritait cet honneur : consulter Roubigant faisait partie intégrante de son rôle.

Puisque sa mère était elle-même une *maîtresse de la soie*, M. Le Fournier était on ne peut mieux placé, semblait-il, pour comprendre les subtilités de cette corporation. Dans leur milieu, les hommes cultivaient les mûriers, nourriture de prédilection du ver ; ils s'occupaient également des questions commerciales. Aux femmes était dévolue la tâche millénaire de prendre soin des vers, de la « graine » au cocon, car de chacun d'eux était

tiré un kilomètre de fil de soie continu, gentiment enroulé pour l'oeuvre des tisseurs et des teinturiers. Enfin, c'est par sa mère que Catherine avait été initiée, l'intransigeante Hannah Duladier.

Le rappel de ces quelques faits raffermirent son courage, et cependant... Lorsque sa famille avait envisagé d'envoyer Catherine à Grasse pour les représenter, elle avait surpris son cousin Wilhelm s'y opposer :

- Avez-vous perdu la raison ? Ce n'est qu'une enfant qui ne connaît rien encore de la voracité du monde. Ils n'en feront qu'une bouchée. Cette dernière affirmation, en hessois dialectal, défiait toute traduction.

Elle avait quinze jours pour réussir, sinon leur banquier, un des Rothschild, limiterait peut-être, voire supprimerait le crédit de la famille, car ils étaient aussi les banquiers de la Maison Roubigant. Et le projet de la Maison Duladier d'envoyer Catherine et sa soeur Elisabeth au Nouveau Monde, dans l'espoir d'établir, sur la côte Est, leur prédominance sur la production de la soie domestique pourrait bien s'écrouler, ici même, avant qu'elle n'atteigne sa majorité.

*Ce qui adviendra est déjà.* Catherine fit appel à la moindre parcelle de contrôle sur elle-même qu'elle possédait, se repliant derrière la discipline acquise par sa formation rigoureuse, ferma les yeux, redressa les épaules, tandis que ses pensées s'égaillaient dans toutes les directions comme des souris affolées. Et si, et si, et si.

Elle se concentra et diagnostiqua son état. *Mon coeur se débat comme un faucon enfermé dans une cage ; ma respiration est trop saccadée pour remplir mes poumons.* Grâce à son apprentissage, elle identifia cet état - la peur - et l'écarta. Elle inhala profondément, puis expira lentement par le nez. Deux fois. Au bout de trois, le charme opéra. Ses sens s'ouvrirent comme un bouton de rose. Elle pouvait entendre le vent du large faire bruisser les sycomores qui flanquaient l'allée conduisant

à la villa. Elle pouvait entendre le cri de l'épervier qui tournoyait en plein ciel, prêt à fondre sur sa proie. Elle pouvait goûter les effluves épicés de la *garrigue* poussiéreuse, où poussent la vigne et les fleurs et paissent les chèvres, qui donnait son caractère au Midi : son *terroir*.

Elle convoqua la Madone Noire, en appelant à l'antique alliance que les femmes de la soie avaient forgée avec elle, avec une ferveur que leurs coreligionnaires n'auraient pas comprise, plus ancienne que le Christianisme, plus ancienne que les Sectes païennes. *S'il-te-plaît. Aide-moi.*

Elle attendit. *Je ne suis pas seule...* Les premiers mots d'une prière affluèrent en elle, telles les premières perles d'un rosaire qu'on égraine. Le grondement de la peur se fondit aux assauts du vent, menaçant de rompre le lien ténu. Opiniâtement, Catherine s'arcbouta contre cette clameur.

*J'ai besoin de ton aide. Dis-moi que je ne suis pas seule.*

Même les yeux clos, elle pouvait percevoir le brusque changement qui s'opéra dans la pièce. La température chuta. Le froid la pénétra d'un frisson qui lui donna la chair de poule.

Des étincelles se mirent à flotter sous ses paupières.

*Êtes-vous là ?*, demanda-t-elle en Dialogue, la mère de toutes les langues.

La réponse vint de toutes les femmes de la soie qui écoutaient, en une litanie apaisante. *Nous sommes de tous temps. Nous sommes en tous lieux.* Puis, vint l'avis qu'elle avait sollicité : *Suis les enseignements. Écoute notre voix.*

Le pouvoir du *logos* conjugué de son ascendance féminine, ce réseau de communication intérieur qu'on appelait Dialogue, s'était développé sur plusieurs millénaires de travail de la soie, de l'Asie à l'Europe, sans interruption. Par le Dialogue, une *maîtresse* isolée et requérant un conseil, pouvait entrer en contact avec la sagesse accumulée de ses sœurs.

Elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Elle était seule. Le feu crépitait dans l'âtre.

- Merci La Noire, murmura-t-elle.

Elle s'assit, étala coquettement sa jupe, et examina ce qu'elle savait.

Roubigant avait contacté le Rothschild de la famille Duladier, leur banquier, à ses bureaux de Francfort.

- « Leur maître *parfumeur* refuse de travailler à autre chose ». Ce sont les mots exacts employés par Rothschild, avait dit le père de Catherine, Roubigant dit que Le Fournier est obsédé.

Apparemment, le Grand Nez avait une quête : reproduire l'odeur d'une phalène femelle, et l'intensifier pour le rendre perceptible à l'odorat humain. Le vœu de Rothschild était très clair : qu'une des filles d'Hannah, de la Maison Duladier, se rende dans le sud de la France et rencontre Le Fournier. Or, la seule disponible pour faire ce voyage au printemps était Catherine.

Rothschild n'avait pas manqué de souligner l'enjeu que revêtait cette rencontre pour leurs investissements financiers et donc pour la fortune de leur maison. Le prestige de Roubigant, fondé sur les gants parfumés créés pour Napoléon et Joséphine, servait maintenant de base au complexe floral du parfum *Quelques fleurs*. Malgré son incontestable supériorité, Roubigant avait d'évidence intérêt, selon tous les intéressés, à créer l'événement d'une nouvelle senteur au plus tôt, non seulement pour une noblesse impatiente, mais aussi pour son *Schattenseite* : le demi-monde du théâtre et de la mode et leurs équipages. Un coup d'éclat, ou bien l'étoile de Roubigant allait se ternir. Car ainsi allait le monde.

La Maison Duladier avait ses informateurs. Ceux-ci l'avaient avertie du contenu de la réunion des directeurs de Roubigant dans le sud de la France. Détourner leur principal *parfumeur*, Monsieur Le Fournier, de son obsession, hautement préjudiciable à leurs intérêts, avait été le sujet

d'un débat orageux, au sein du conseil qui décidait l'avenir de Roubigant.

- Il est peut-être sur une piste, spécula l'un. Ne tuons pas la poule aux œufs d'or.

- D'un autre côté, insinua un autre, ses recherches ne sont-elles pas un peu plus que farfelues ? L'odeur d'un papillon, pensez donc !

- À l'évidence, il n'est pas sorti des jupes de sa mère, railla un troisième. Elle dirige une petite fabrique de soierie de la région, si je ne m'abuse ? Il ne s'agit pas d'autre chose. En attendant, faire venir d'Allemagne un membre de la Maison Duladier, nous coûte une belle somme. Il eut été plus abordable de lui trouver une épouse ou une maîtresse, convenez-en. Convoquons-le, que nous puissions lui dire rondement ce que nous pensons de ses caprices de femmelette.

- Messieurs ! Messieurs !

Il n'était pas facile de réunir les directeurs deux fois par an, même à Biarritz par souci d'économie, et le président ne tenait pas à s'attarder sur cette question.

- Ne calomnions pas le Grand Nez. Sa tempérance supposée nous rapporte de l'or. Est-il nécessaire de vous rappeler ce que nous a fait gagner *Quelques fleurs* ? Allons, poursuivons je vous prie.

Le président avait été franc avec Auguste Duladier. Si Auguste et Hannah avaient convié Catherine à leur réunion avec lui, ils l'avaient en revanche écartée de leurs discussions plus approfondies de la situation. D'ordinaire, les manigances de Roubigant ne déclenchaient que leur hilarité, mais cette affaire-là était tout autre. Le Fournier frôlait de bien trop près les secrets les plus enfouis de leur corporation pour être pris à la légère. La mystérieuse alchimie qui unissait une *maîtresse de la soie* aux vers qu'elle avait à charge ne pouvait pas être disséquée avec plus de succès qu'une chrysalide pour révéler les secrets de la métamorphose.

Auguste et Hannah avaient l'intention de mystifier cet homme, tout en permettant à Roubigant de produire une senteur parfaitement

négociable sur le marché, dans le but de pacifier Rothschild. Catherine leur servirait d'appât. Pour tendre leur piège, il était indispensable qu'Auguste et Hannah donnent l'impression de traiter cette affaire avec désinvolture. Parce que le Grand Nez n'était captivé que par l'aspect trivial de la soie, ses sens pourraient être trompés. Auguste prédit indirectement sa chute à Rothschild, en lui assurant que Le Fournier n'entraverait plus l'évolution de Roubigant bien longtemps.

- Catherine, affirma-t-il à son banquier, va aider Le Fournier à découvrir une nouvelle fragrance inoubliable, absolument *fraîche*. Comment pourrait-il en être autrement ?

Hannah et Auguste, sans prendre l'avis de personne, étaient tombés parfaitement d'accord : l'innocence de Catherine faisait sa force. Ardente et pure, elle allait lui rabattre le caquet. Si elle suivait leurs instructions, il serait muselé. L'hypothèse du Nez serait discréditée dans son dos devant ses associés, quitte à lui jeter quelques débris : le persuader avoir « découvert » une nouvelle fragrance.

Aux yeux du couple Duladier, double piliers du monde de leur fille et de leur Maison, Catherine ne pouvait pas être pleinement avertie de l'importance de sa mission. Elle ne jouait pas assez bien la comédie. Il valait mieux que sa surprise soit réelle quand Le Fournier abattrait ses cartes. On pouvait lui faire confiance pour ne pas révéler leurs secrets. Il suffisait qu'elle suive leurs instructions, et l'homme tomberait dans leurs filets.



Assise devant le feu, ce soir d'avril, à Grasse, Catherine n'avait pas gagné plus d'assurance par cette récapitulation. *Fais-le marcher. Jette lui des miettes... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?* Elle sortit un carré de batiste de son réticule et commença à le tortiller dans tous les

sens, en expirant l'air de ses poumons avec la même ardeur oppressante, sur un rythme saccadé qui ne manquait jamais de lui éclaircir les idées.

Lorsque Le Fournier entra dans la pièce, la marque circulaire autour de son oeil le trahit. Elle sut qu'il l'avait épiée d'un judas caché. C'était une pratique courante, prise aux lupanars, dont les marchands et les banquiers usaient pour observer leurs clients à la dérobée. Enfant, elle avait visité leur banque avec son père, et Rothschild lui avait montré les siens : belle leçon sur la nécessité de ruser quand de lourdes sommes étaient en jeu.

*Le Fournier n'est pas un grand joueur, bien qu'il s'ingénie à le devenir, pensa-t-elle. Un point d'acquis.* Elle était fière de ne pas s'être rongé les ongles durant son observation clandestine. *De l'avantage de porter des gants.* Elle se sourit à elle-même. Elle avait une longueur d'avance sur lui.

Du cercle qui marquait son oeil, elle passa à ses sourcils broussailleux et fut surprise de constater qu'ils évoquaient les antennes velues de l'Imago, le papillon à soie mâle. Il avait le nez caractéristique des Français. Le sien formait presque un bec, capable d'avalier des litres d'air pour classer les arômes, et détecter l'élément manquant. Elle savait que les Français associaient la longueur du nez à celle des parties génitales. *Pfft ! Ça ne veut rien dire, soupçonna-t-elle.*

Elle décida de ne pas sous-estimer cet homme, et pourtant son allure ridicule, qui convenait si mal à sa suffisance, la dérouta. Elle l'étudia, cherchant l'origine de cette anomalie. Était-ce l'orgueil ? Sa mère l'avait-elle blessé ? Mis à part un début de calvitie, elle ne voyait rien qui pourrait expliquer l'air de clown incongru qui se dégageait de sa personne.

Il s'était manifestement préparé à son accent, aux gutturales hessoises prononcées, qui écorchaient sans nul doute ses oreilles françaises.

- Bienvenue chez Roubigant, Mademoiselle.

Il s'appliquait à parler en articulant distinctement. S'il n'avait pas compris que le français était sa langue maternelle, quelle autre méprise ne pourrait-il faire ? Il s'inclina sur sa main gantée, prétendant la baiser. En réalité, ses narines exercées se dilataient pour aspirer l'odeur dégagée par son poignet, par sa main, sa cuisse. Il se redressa et ferma les yeux une fraction de seconde, décodant des messages émis par sa peau, sa maturité sexuelle ou son cycle menstruel. Elle avait l'impression d'être une phalène empalée sur une épingle.

- Vous avez les mains glacées, malgré vos gants. Dois-je ajouter une bûche ?

*La chaleur intensifiera mon odeur.*

- Merci, ce ne sera pas nécessaire, Monsieur, répondit-elle.

Elle en déduit – à juste titre – qu'elle était en présence d'un homme à la passion exclusive : faire franchir aux plus imperceptibles odeurs le seuil de l'expérience humaine. Comme nombre de prodiges, il était heureux de faire étalage de ses dons. *Oui : arrogance, orgueil.* Elle avait déjà compris cela. En revanche, qu'avait-il pu apprendre sur elle à son insu ?

Un frisson la fit tressaillir: il n'était pas de froid, mais de peur. Un homme si habile à pénétrer le monde invisible des odeurs était assurément capable de retrouver sa trace dans le noir. Si les choses tournaient mal et qu'elle était contrainte de fuir, elle pourrait être pourchassée. Auguste, son père, l'avait prise à part avant qu'elle ne monte dans la voiture qui allait l'éloigner des siens et l'emmener dans le sud.

- Si quelqu'un - lui ou quiconque - enfreint les limites de la bienséance, cours.

Ensuite, il lui avait souri, de ce sourire qui n'appartenait qu'à lui, pour la rassurer.

- Ma chérie, je suis sûr que tout se passera bien.

Il avait fait une pause avant de poursuivre, son sourire effacé.

- Mais si ça arrive...

Il avait pressé son index tendu contre la lèvre inférieure de sa fille, pour qu'elle n'oublie pas. C'était le signal de sa famille pour dire : *Fais attention* ! La mère de Catherine avait entraîné sa *protégée* à se garder de sa tendance infortunée à la rêverie.

Catherine arqua un sourcil, tint compte de ce Le Fournier-là : le limier qui avait flairé le sang, ce que trahissait la subite rougeur violacée de sa peau. *Il croit que je ne sais pas ce qu'il manigance ! Malgré sa capacité à me traquer où que j'aïlle, son incommensurable arrogance l'aveugle*, résuma-t-elle. Il était possible qu'exalter cette arrogance n'altère pas seulement sa vue, mais aussi son odorat.

Il s'assit en face d'elle. Son visage était si laid qu'il en devenait presque intéressant. *Il a les lèvres épaisses et les beaux yeux noisette d'un Turc*, pensa-t-elle, *avec des lunettes pendues autour du cou par une ficelle ou à cheval sur le crâne pour être à portée de main*. Ses cheveux étaient tirés en arrière et réunis dans une petite queue. Jeune et déjà si dégarni. Et ce... nez *préhensile*. Dans un pays de nez. Dans un éclair d'intuition, elle se dit qu'il était peut-être Arabe, d'un peuple levantin au teint pâle et aux tâches de rousseur. Ce que justifierait la présence de sa mère au bord du bassin méditerranéen, exploitant une petite fabrique de soierie. Avait-elle élevé seule son fils ?

Ses jambes, gainées de bas blancs, étaient croisées en équerre, dans l'attitude affectée des courtisans. Il s'enquit sans la regarder :

- Vous a-t-on avertie de ne porter aucun parfum, Mademoiselle ? D'aucune sorte ?
- Mais certainement, Monsieur. Je n'ai mis aucun parfum, de quelque nature qu'il soit.

Elle le gratifia d'une expression approximative de *hauteur* outragée, inquiète du léger tremblement de sa voix sur ses derniers mots.

Il l'observa par-dessus le bout de ses doigts pour plus d'une

minute.

*Il est en train de calculer si je vaudrais ce qu'il a déboursé, songea-t-elle. Elle releva le menton. Il était flagrant qu'il aurait bien voulu la traiter de menteuse. Que faire, se demanda-t-elle, si ma pire appréhension se réalise ?* Ravalant sa peur, elle se força à se réciter un article de foi : *Tu sauras quoi faire le moment venu.*

Tandis qu'elle l'observait, le regard de Le Fournier se modifia. Peut-être se souvenait-il de ses références ? Qui diffamerait-il, si ce n'est sa prestigieuse famille, l'influente corporation de la soie et les Rothschild, par-dessus le marché ? Ses calculs terminés, il parvint à l'inévitable conclusion : elle disait la vérité. Il bondit sur ses pieds.

- Avez-vous grand-faim ?, demanda-t-il.

- Pas spécialement.

Elle avait grignoté du pain et du fromage, accompagnés d'un flacon de vin, avant de se baigner. Et si Gabrielle, la femme de chambre qu'il avait affectée à son service, avait un minimum de talent d'informatrice, il était déjà au courant du fait.

- Accepteriez-vous, dans ce cas, de vous rendre directement au laboratoire et de vous mettre sans tarder au travail ?, demanda-t-il. Je vous ferai apporter un souper froid dans votre chambre.

Après son assentiment, il sonna le majordome et lui donna les ordres pour son souper, avant d'ajouter :

- Demandez je vous prie à M. Bouffier de nous rejoindre au laboratoire.

Il s'empara du coude de Catherine et l'entraîna hors de la pièce, en expliquant :

- Bouffier est mon *chimiste*.

Ils traversèrent la véranda de la petite habitation réservée aux invités et s'engagèrent dans une allée gravillonnée, crissante sous les pas.

- Les labos Roubigant, pérorait-il, ont une structure architecturale circulaire. Leur centre est à ciel ouvert, creux comme la roue d'un moulin.

Quelle aurait aimé être seule, pour rêvasser à sa guise ! Un vent agréable faisait ondoyer le bosquet de cyprès, de sycomores et de lauriers qui bordait l'allée, libérant des effluves enivrants. D'un village alentour, on entendait crisser un violon, ses cordes torturées à l'égal des nerfs tendus de Catherine. Si elle avait continué plus loin, elle se serait heurtée à un mur de mimosas en pleine floraison, dont l'odeur de miel musqué embaumait tous les carrefours du Midi à cette saison. *Est-ce une cigale précoce qu'on entend ?*, se demanda-t-elle, le chant de l'insecte estival était-il une invite ?

Tous ses sens mêlés se souvenaient de ce *pays*, cette Provence, comme si elle avait grandi ici plutôt qu'en Hesse. Elle n'y était venue pourtant qu'une fois, à douze ans, dans un pèlerinage familial des vestiges de leur héritage huguenot. *Mes ancêtres*, exulta-t-elle, *ici est ma place*. L'image de la pierre de linteau, aux Baux, lui revint en mémoire, avec ses lettres ciselées, aussi pures et lumineuses que des étoiles. *Post tenebras lux*. Après l'obscurité vient la lumière.

La péroraison de Le Fournier n'était plus qu'un bourdonnement aux oreilles distraites de Catherine. Cet homme ne recherchait rien de plus dans la conversation d'une femme que d'obséquieuses minauderies et de petits cris extasiés, au moment opportun. L'incarnation même de l'ennui. *Il va être facile*. Puis, sa discipline reprit le dessus et elle se ressaisit. *Concentre-toi. Règle tes battements de coeur sur tes pas*. Il tenait toujours son bras plié pressé contre lui.

Ils atteignirent enfin le laboratoire légendaire, où il la devança pour ouvrir la porte.

Les douze *parfumeurs* occupent chacun trois pour cent du cercle. Notre bureau, en part de tarte..., dit-il en s'effaçant pour la laisser franchir le seuil de l'entrée. Ils pénétrèrent dans un vaste vestibule et longèrent une plateforme qu'encerclait un jardin japonais soigneusement ratissé, ... est de nouveau divisé de moitié : une des moitiés est réservée au

*parfumeur* qui compose.

Ils entrèrent dans son bureau, où il lui désigna la fenêtre qui perçait une cloison intérieure.

- Le second bureau, séparé du mien par une véritable fenêtre qui s'ouvre et se ferme – il en fit la démonstration dans son enthousiasme – est réservé au *chimiste* et à sa collection d'ingrédients, ses alambics, ses éprouvettes, et autres cornues.

Sur ces entrefaites, le chimiste lui-même apparut, le souffle court. Monsieur Bouffier était un homme de petite taille, au visage lunaire et aux doigts boudinés. Les traits de son visage hâlé par le soleil – des sourcils expressifs, finement arqués, une bouche large, des favoris effilés – suggéraient un personnage alerte, plus parisien que provençal.

Après les présentations d'usage, Monsieur Bouffier se retira dans son laboratoire. Des bruits émanants de la fenêtre mitoyenne amenèrent Catherine à l'imaginer en train d'analyser des compositions du Nez.

Catherine renouvela sa résolution de paraître à la fois réservée et intéressée. *Inutile*, se rappela-t-elle, *d'étaler devant ces deux hommes l'étendue de mon inexpérience*. Sera-t-elle capable de maintenir l'illusion de son importance dans l'inévitable intimité qui serait la leur pendant les quatorze jours qui allaient suivre ? *Que dissimuler ? Que révéler ?* Il lui était impossible de se rappeler le moindre mot que ses parents avaient prononcés, à part : *Si tu suis à la lettre nos instructions...*

M. Le Fournier l'invita à s'asseoir sur une chaise légère tandis que lui-même s'installait sur son siège à roulettes, devant la surface nue de sa table de travail en érable du Canada, qu'il lui dit avoir fait venir des Amériques.

Elle observa méticuleusement le bois satiné, à la couleur de paille, d'aussi près que possible, comme s'il pouvait révéler quelque indice sur son continent d'origine. *Où je deviendrai maîtresse, si je réussis ma mission ici*, se dit-elle. Mais réussir quoi ? Elle eut la certitude que, de retour dans sa

chambre et libre de rassembler ses idées, elle se souviendrait alors clairement des objectifs de sa mission. *Je vais les écrire et méditer sur eux chaque soir.* Ils semblaient ambigus. *Aide-moi à passer cette nuit, Madone,* marchandait-elle.

Les moyens de surmonter la situation étaient à portée de main. La Madone Noire l'aiderait à les trouver. La nuit avait oblitéré le parc de la fenêtre, mais le souvenir de la vue qu'elle en avait eue de sa chambre, à son arrivée, lui revint en mémoire : de l'herbe fauchée à perte de vue, seulement constellée d'un amas de rochers. Catherine remarqua :

- Comme c'est étrange, Monsieur... Sa voix semblait rouillée. Elle s'éclaircit la gorge et reprit. ... cette absence de fleurs à Roubigant. À Grasse même ! Capitale européenne de la culture de la lavande.

- À dessein, Mademoiselle, expliqua son interlocuteur.

Il montra du doigt la fenêtre près de la porte de son bureau, qui donnait sur l'intérieur du bâtiment.

- Même le jardin de méditation a été planté de végétaux choisis en fonction du peu d'odeurs qu'ils dégagent. Nous ne pouvons autoriser des fragrances importunes à troubler nos travaux. La lavande, ainsi que toutes nos matières premières, est cultivée en dehors du parc.

Par cette fenêtre leur parvenait le son clair de l'eau qui ruisselle venant du jardin japonais. Et quelque chose d'autre : Monsieur Le Fournier avait tort. L'odeur forte de l'herbe coupée parvenait à s'immiscer à travers les interstices des portes et des fenêtres. Le fameux Nez avait ses aveuglements.

*Fais attention,* s'intima-t-elle.

Il se racla la gorge, forma un dôme de ses doigts écartés : on aurait dit une araignée dansant sur un miroir.

- Venons-en au fait, Mademoiselle. J'ai une... hypothèse. Je suis persuadé que Rothschild n'a pas manqué d'en informer votre père. Et je suppose que celui-ci vous l'a communiquée ?

Elle opina, impassible. *Combien de temps puis-je rester sans répondre ? Parce que dès que j'ouvrirai la bouche...* Elle réprima son affolement. *Tu es celle qui détient les secrets. Ces secrets qu'il désire tant.* Son père lui avait appris à pêcher. «Laisse filer la ligne. Et tiens-toi prête à ferrer quand il aura mordu à l'hameçon. »

Le Fournier pinça les lèvres. L'effet était saisissant avec sa lippe saillante et son front proéminent, et lui donnait un air grave inattendu. Ses épaules mêmes se voûtèrent, jusqu'à ce que Catherine puisse les imaginer recouvertes de la robe veloutée d'une phalène. *Prends note, s'avisa-t-elle. Fais bien attention.*

Il se racla à nouveau la gorge :

- Cette hypothèse..., dit-il en faisant craquer les jointures de ses doigts.

*Le rendrais-je nerveux ?,* se demanda-t-elle. *Je ne suis qu'une fille, pourtant.*

- Nous, fit-il en employant un pluriel de modestie, sommes amenés à soupçonner que la maîtresse d'une *magnanerie* - et vous êtes vous-même, Mademoiselle, une *maîtresse* de la soie, n'est-il pas ? Il s'interrompit.

Il attendit qu'elle acquiesce d'un laconique hochement de tête pour continuer.

- Très bien alors. Par un mystère qui nous échappe encore, nous avons la preuve qu'une *maîtresse* d'élite de votre qualité imite la substance chimique des vers à soie dont elle a la charge. On vous a enseigné tout cela, bien entendu ? Que lorsque vous avez froid, le ver a froid. Et qu'au moment où les vers sortent de leurs *cocons* - ceux qui n'ont pas été suffoqués s'entend -, une *maîtresse* qui a complété son initiation reproduit l'odeur du papillon femelle - la Phalène, prête à s'accoupler. Hum ?

Le duvet sur ses bras se hérissa ; un frisson lui parcourut l'échine. On lui avait dit qu'ils auraient une conversation courtoise autour

de flacons et d'essences. Or, il avait dévié de la supposition qui fondait son hypothèse, qu'une *maîtresse* pourrait l'aider à reconnaître la senteur secrétée par le papillon sur le point de s'accoupler, et ses spéculations approchaient de plus en plus une vérité dangereuse : le secret le mieux gardé de leur corporation. C'est de son corps à elle, de son essence à elle, dont il était question. Elle frémit à nouveau.

Sa voix était douce, posée.

- Ainsi, quand le papillon, le mâle, l'Imago, sort de sa chrysalide, il est irrésistiblement attiré par l'odeur de la femelle, la Phalène, qui se dégage simultanément de son *cocon*. La senteur jumelle de la *maîtresse* décuple son désir, son besoin viscéral de s'accoupler. N'en est-il pas ainsi, Mademoiselle ?

Les faits s'enchaînaient logiquement : sa mère est une *maîtresse* de la soie, sa famille fait partie de notre corporation. Il est en train de trahir un des secrets majeurs de la soie, détenu seulement des initiées. *Mes parents savent-ils qu'il connaît ce secret ? Espère-t-il l'obtenir de moi ?*

Catherine se raidit sur sa chaise. Tout son système nerveux retentissait d'alarme. *Si les limites du tolérable sont enfreintes, cours !*

- Que proposez-vous exactement, Monsieur ?, demanda-t-elle sèchement tout en se levant, impliquant qu'elle était prête à quitter les lieux. *Et tes honoraires ?*, l'interrogea une petite voix intérieure. Son salaire pour ce travail avait déjà été affecté à l'entreprise que sa famille entendait mener aux Amériques et qu'elle était censée diriger.

La tête baissée, il leva une main conciliante.

*C'est à toi de mener la danse*, se remémora Catherine, en se rasseyant. En dépit des apparences, elle n'était pas une oie blanche qu'on pouvait éconduire à son gré. Elle disposait d'instruments puissants à sa disposition. Elle représentait une corporation dont les secrets étaient restés cachés depuis des millénaires. Ils l'étaient restés pour de bonnes raisons. Personne, absolument personne, n'avait de pouvoir sur elle, ou la

possibilité de lui faire du chantage, ici ! Et en aucun cas au sujet des *imagines*, leurs papillons à soie.

- Seulement ceci, Mademoiselle, rétorqua-t-il avec une raideur égale, dévoilant ainsi sa propre susceptibilité. Personne n'est aussi familière ni sensible que vous au parfum du papillon femelle. Votre tâche est simple et devrait être menée à bien dans les quinze jours que nous avons négociés de passer en votre compagnie. Je vais créer la senteur la plus proche de celle de la phalène qu'il me soit possible de composer. Alors, je disperserai ma composition par cette fenêtre...

Il n'avait fait que réaffirmer son hypothèse. Et pourtant, il avait abattu ses cartes.

*Il sait.* Elle parlait en Dialogue et appelait au secours.

Le Dialogue, la communion silencieuse qui unissait les *maîtresses de la soie*, d'esprit à esprit, que leur avait octroyé la Madone Noire, s'était précisément développé dans ce but : aider ses filles à distance, en leur donnant accès au savoir ésotérique accumulé par leur lignée féminine.

*Sa mère ? Aucune maîtresse ne révélerait ce secret, pas même à un amant ou à un fils. L'avait-il deviné ? Ce n'était pas pour rien qu'on l'appelait le Grand Nez. Pouvait-elle l'égarer ? Le ramener d'une manière ou d'une autre sur un terrain moins redoutable ?* Maintenant, elle se souvenait de ses instructions : lui jeter des miettes, le distraire, le faire marcher.

Aucune réponse. Tout le monde était-il occupé *en magnanerie* ? Écoutaient-elles seulement ? La testaient-elles ? Elle refoula sa peur avec les outils dont on lui avait appris à disposer : la respiration et les sons. Quand elle serait de retour dans sa chambre, elle se ressaisirait, enverrait une lettre à ses parents. Auguste pouvait faire venir une voiture ici en quelques jours.

*Je ne suis pas seule,* psalmodiait-elle intérieurement. C'était le début d'une prière qui servait à reconforter les maîtresses mises à

l'épreuve de l'isolement. Si elle continuait son hypothèse initiale, telle qu'il l'avait décrite, qu'une *maîtresse de la soie* imite la chimie de la Phalène amoureuse, leur papillon femelle, alors elle était en danger. Il lui suffirait de percer les secrets de son corps pour obtenir la senteur qu'il cherchait.

La mère de Catherine, Hannah, avait prodigué à sa *protégée* un plein arsenal de techniques. Or, l'une de celles-ci, qu'elle avait pratiquée sans qu'elle s'impose naturellement à elle, lui traversa l'esprit : l'intelligence a le pouvoir remarquable de désarmer.

Le Fournier eut un geste vers la cloison qui le séparait du laboratoire de son partenaire.

- ... où Monsieur Bouffier préparera la fragrance et me la remettra. Ensuite, je corrigerai, ajusterai quelques relations, lui demanderai d'ajouter certaines subtilités. Il préparera une nouvelle version et me la portera. Et ainsi de suite.

Il leva le front, certain, réalisa-t-elle, qu'il avait noyé son offensive première sous ce déluge d'informations.

- C'est là que vous interviendrez, Mademoiselle Duladier. Vous humerez la préparation, et quand vous la jugerez prête, vous nous mettrez sur la voie de l'insaisissable *mélange*. Était-ce ce que vous aviez compris ?

- Tout à fait, répondit-elle. *Menteur !* Elle résolut de tenir compte de son goût invétéré pour la dissimulation. Puis elle attaqua.
- Cependant, Monsieur... Je ne veux pas que notre collaboration débute par une imposture.

Il se pencha en avant, parla doucement :

- Êtes-vous, vous aussi, soumise à cette condition, Mademoiselle ?

Sans le quitter des yeux, elle ouvrit sa cape, la laissa glisser au sol et lui tourna le dos.

- Pensiez-vous que j'avais des ailes dissimulées sous ma cape, Monsieur ?

Elle sourit par-dessus son épaule. *Oui, c'est ça, se souvint-elle, le distraire.*

- Dans une semaine environ, si je calcule bien, malgré le décalage climatique, vous pourrez parler directement à la Phalène. Lui demander, à elle, de vous aider. Car je ne suis qu'une simple humaine, Monsieur. Pas un papillon.

- Mademoiselle, gronda-t-il doucement, j'espère que vous ne jouez pas avec moi ?

- Et j'espère que vous ne me prenez pas pour un chaton avec lequel on peut s'amuser à sa guise, Monsieur, rétorqua-t-elle, montrant ses griffes.

Puis, sachant que rien ne peut davantage insulter un Français que d'être ignoré, elle continua.

- Souhaitez-vous commencer sur l'heure ?, lui demanda-t-elle en renouant les cordons de sa cape autour de son cou.

Après un instant de réflexion, il acquiesça d'un hochement de tête. Puis fit pivoter son siège pour faire face à son bureau. Il lui tournait le dos.

- Je suis en train de composer une formule, que Bouffier analysera. J'aimerais vous soumettre le résultat de ce travail. Cette nuit, Mademoiselle.

Son sang ne fit qu'un tour. *Il cherche à m'humilier.* Elle ne le lui permettrait pas. *S' imagine-t-il m'avoir congédiée ? Il ne m'a pas précisé ce que je dois faire ni où je suis censée travailler. Avec qui croit-il avoir affaire ?*

Il souleva un cercle de son bureau, très semblable au tambour dont se servent les brodeuses pour tendre et maintenir la soie, mais en plus petit. Du diamètre d'une tasse à thé.

Tout ce dont j'ai besoin est à portée de la main. Elle examina attentivement la pièce. À gauche de la table de travail, un placard

supportait des étagères en métal épais. C'est là que les cercles comme celui qu'il tenait étaient rangés, étiquetés avec soin par ordre alphabétique. Elle lut : ambre, balsamine, bergamote, cèdre... Elle laissa ses yeux courir sur les échantillons, s'empara de gardénia, hyacinthe, héliotrope, nicotine. Les noms étaient suivis d'un code, fixé sur des anneaux : PX#L47A, PX#L47B, et cetera.

- Les essences ne sont-elles pas souvent volatiles à l'extrême, et ne se dissolvent-elles pas au contact de l'air ?, s'enquit-elle, en montrant les étagères, fière de constater que ni son maintien ni sa voix ne la trahissaient.

Il sembla surpris de la trouver encore devant lui.

- Certes, nombre d'essences sont volatiles et se dégradent très vite. Toutes celles que vous voyez ici sont les échantillons qui ont été préparés durant la semaine écoulée. Je travaille toujours à partir des plus frais échantillons, que nos assistants vont collecter à partir d'une liste que nous leur fournissons. Certaines fragrances sont plus stables, particulièrement celles tirées des résines ou d'huiles puissantes, comme le cèdre, ou l'ambre gris. Les *disques me* permettent d'estimer deux ou plusieurs fragrances ensemble, *comme ceci*.

Il souleva deux disques, marqués jasmin et musc de Chine, les flaira, puis se pencha pour les lui agiter sous le nez.

- Vous voyez ?

Elle voyait. Les parfums combinés la transportèrent. Une nuit embaumée de fleurs blanches aux pétales de cire. De puissantes tempêtes tropicales dont elle n'avait fait que rêver. Ses pupilles se dilatèrent. Ses narines s'élargirent.

- Quel est votre senteur préférée, Mademoiselle Duladier ? Non ! Laissez-moi deviner.

Il lui tendit le disque étiqueté gardénia, ses sourcils se haussèrent.

Bien sûr, le gardénia est une de mes senteurs préférées, lui dit-elle, en prenant le disque, encore enivrée par le jasmin mêlé au musc, sans douter un instant que le gardénia n'ait la préférence de toutes les femmes.

- Je n'en avais pas respiré depuis mon dernier voyage en Provence, fit-elle dans une effusion verbale irrépressible.

Elle espéra qu'elle pourrait se contrôler en inhalant le rare arôme, émerveillée par la science chimique, capable d'extraire l'essence de cette fleur, de n'importe quelle fleur, sans lui faire perdre son caractère unique. *Il te provoque de façon délibérée*, constata-t-elle.

Elle ne lui rendit pas le disque, mais continua de le porter à ses narines. Cette fois, par pure habitude, elle jeta un coup d'oeil acéré à la jauge de soie. La soie dont il était fait devait représenter un marché, réduit mais lucratif, pour la corporation des tisseurs de Lyon. C'était une soie de qualité, spécialement conçue pour ne pas laisser le duvet la transpercer. Plus de cinq cents fils par pouce, et d'un fini fait pour conserver longtemps l'humidité, dans des conditions idéales.

- Vous aimez le jasmin. Adorez le gardénia... Quelle femme n'en raffolerait pas ?, disait-il d'une voix mâle, séductrice.

*Sait-il l'effet que les fleurs ont sur moi ?, se demanda-t-elle, qu'elles ouvrent les portes secrètes de tout mon corps pour se rassasier de leur parfum ?*

- Mais faites-moi confiance : avant votre départ, nous saurons tout de votre senteur préférée, Mademoiselle. Nous nous en approcherons chaque jour davantage.

*Il vient de me menacer*, pensa-t-elle faiblement, incapable de mesurer toute l'ampleur de cette menace sourde, qui s'amoncelait dans les recoins obscurs de son corps, entre les interstices de ses lèvres, le creux de son menton... *Respire, Catherine !* Trois goulées d'air et sa tête s'éclaircit. *Il se sert de sa voix pour m'hypnotiser*. Elle jeta un coup d'œil perçant à cet homme, et riposta.

- Vous savez sans nul doute que les *maîtresses* ne se parfument pas, Monsieur. Tout comme les *négociants en vin*, les odeurs les distraient de leur tâche. Les phalènes ne les aiment pas non plus ; elles les troublent. Les *maîtresses de la soie* - un marché négligeable pour Roubigant. Elle sourit pour atténuer l'ironie, ... n'ont pas de senteur préférée.

Elle se gourmanda comme sa mère l'aurait fait. Prends garde aux équivoques. Tu manques d'expérience, Catherine, pour t'amuser aux jeux de l'esprit sans risquer de te perdre. Abrite-toi derrière la jeune fille aussi longtemps que possible.

- Mais vous connaissez bien mieux que moi ce marché, Monsieur.

- Certes.

Il se détendit visiblement et se rengorgea. Flatte son orgueil. Exalte son arrogance.

- Voici donc... Il prit le disque qui était déjà posé sur son bureau à leur entrée, ... à peu de chose près mon parfum préféré. Il porta le bout de soie à son nez, et en aspira quelques brèves bouffées, retint son souffle avant de l'exhaler, les yeux clos.
- Nombre de fragrances ne peuvent être senties qu'une seule fois, dit-il d'une voix rauque. Elles saturent le cerveau et l'épuisent, mais celle-ci...
- Il pressa alors contre ses narines, à nouveau, la soie tendue, qui se distendit à ce contact et, cette fois, inhala profondément.

- Ah ! Pardonnez-moi, Mademoiselle Duladier, dit-il. Je suis un artiste et ne peux me retenir.

Un sourire narquois aux lèvres, il s'inclina courtoisement, avant de lui tourner le dos. Il prit une feuille de papier, trempa une plume dans son encrier et se mit à écrire une formule mystérieuse sur le vélin, à l'encre violette.

*Espère-t-il que je me volatilise ?* Elle saurait lui rappeler l'engagement qu'il avait pris de l'instruire.

- Puis-je ?, demanda-t-elle en tendant le bras pour s'emparer du disque.

Il ferma dessus une main protectrice, releva sa plume et sembla réfléchir.

- Oui. Après tout, pourquoi pas ?

Alors seulement il laissa les prémices de sa formule et se retourna vers Catherine pour lui prêter une attention extrême.

Comme si c'était elle l'objet de l'expérience. Elle porta le disque à son nez, comme elle l'avait vu faire, anxieuse de capter le moindre effluve qui, telle la violette, ne se manifestait qu'à la toute première exhalaison. En l'approchant de son nez, elle remarqua la soie. C'était un fait : nul ne pouvait rien lui cacher en la matière. Depuis l'enfance, elle avait vu toutes les soies possibles et imaginables fabriquées à travers le monde. Quand un membre de la famille Duladier regardait un morceau de soie, celui-ci lui livrait incontinent tous ses secrets : densité du fil, conductivité du brin, nombre de fils par pousse, brillant.

Qui, dès lors, aurait eu l'audace de la contredire ? Ce cercle de soie avait été découpé dans l'entrejambe de ses pantalons. Elle les avait retirés pour prendre un bain et les envoyer à la buanderie, avec le reste de sa tenue de voyage, pour les faire nettoyer et défroisser. Afin de s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion, elle le porta à son nez, puis rougit violemment en reconnaissant l'odeur musquée de sa propre féminité, dont elle était seule à connaître l'excentrique signature. *Jusqu'alors...*

Sans lui laisser soupçonner s'il savait que Catherine l'avait peut-être percé à jour, Le Fournier continua :

- Au début, il y a une très légère odeur ammoniacale. Mais une fois écartée, ce qui repose en-dessous est très complexe.

*Comment ose-t-il ?* D'un geste convulsif, elle jeta le disque sur le sol, d'où il roula sous le bureau. *Me juge-t-il incapable de reconnaître ma propre odeur ?* Elle avait envie de frapper quelque chose. N'importe quoi.

*Aveugle. Il est aveugle, réalisa-t-elle. Et si je lui cassais le nez ?* Elle chercha du regard un objet assez lourd à sa portée. Puis sa fureur retomba. *Je rentre à la maison à la première heure demain : sans chèque, sans client, sans avenir.*

Elle se remémora un fragment du Vieux Texte. L'ancien recueil de la sagesse de la soie, dont des passages entiers avaient été mémorisés et transmis par leur diaspora. Le livre original avait été perdu en 1685, à la révocation de l'Édit de Nantes, qui avait accordé aux Protestants la tolérance religieuse dans une France à majorité catholique. *Ne te laisse pas écarteler entre tes émotions et ton devoir.* Les limites du tolérable avaient été franchies. Elle était en guerre avec cet homme, au nom de sa famille et de sa corporation. Elle craignait pour sa sécurité. Tout ce qui s'était déroulé justifiait amplement l'exhortation de son père : « Cours ! » Et pourtant... Cet homme avait abattu ses cartes. Elle savait désormais après quoi il courait. Ne serait-ce pas suffisant pour le prendre au piège ?

- *Pardonnez-moi, Mademoiselle,* dit Le Fournier, en faisant un geste pour l'écartier.

Son air offensé impliquait que la maladresse de Catherine lui était profondément désagréable, mais qu'il était prêt à l'oublier.

Tout en se mettant à quatre pattes sous son bureau pour récupérer le disque, il lui présenta son fessier – moulé dans les culottes que les Français portaient étroites et sanglées au genou –, et la basque fendue de sa redingote s'écarta. Elle allait lui faire savoir qu'elle n'était pas prête à se laisser insulter. Elle renversa son fauteuil, qui manqua de peu de le heurter là où il lui démangeait d'envoyer son pied. S'il était blessé, elle pourrait dire que c'était un accident. *Alors, nous saurions tous les deux que je sais. En garde !*

Il se remit sur ses pieds. Par égard pour elle, il profita de la suée qu'il avait attrapée pour dissiper la gêne du moment. D'une main, il sortit un mouchoir de sa poche et épongea la vaste étendue de son front. De

l'autre, le disque pendouillait mollement.

Il redressa son siège et vérifia qu'il n'avait pas été abîmé par sa chute.

- Le syndrome de la diligence, prétendit-il.

Il faisait allusion à la paralysie momentanée qui affecte les voyageurs secoués pendant des jours et des jours sur de mauvaises routes.

- Particulièrement fréquent au printemps, après la saison des pluies, babilla-t-il. Dans un jour ou deux, il n'y paraîtra plus.

Il replaça le disque sur son bureau, à côté de son nécessaire à écrire. Il évita de la regarder tandis qu'il rajustait sa suffisance égratignée.

- En attendant, Mademoiselle, s'il vous plaît de vous familiariser avec nos réalisations, ce sera avec plaisir.

D'un geste de la main, il indiqua une étagère surchargée de flacons en verre taillé, remplis de parfums rares.

Aux prises avec des émotions contradictoires, Catherine essayait de gagner du temps. Elle ouvrit la bouche, puis la referma sans émettre un son. Son apprentissage de *maîtresse de la soie* l'exaspérait. *Plutôt ne rien dire que de n'avoir rien à dire.* D'ailleurs, qu'aurait-elle pu dire ? Elle se leva. Elle résuma son malaise en une phrase :

- Comment avons-nous fait pour commencer si mal, Monsieur ?

Peut-être une surprise fugace arqua-t-elle ses sourcils, mais il choisit d'ignorer sa question. Il prit sa main dans la sienne, dans l'intention de s'incliner sur elle pour lui souhaiter le bonsoir. Écœurée par ce contact, elle lui arracha sa main d'un mouvement sec.

Il se rassit alors et se pencha sur ses papiers, sans toutefois prendre sa plume.

- Nous allons organiser quelques sorties, durant votre séjour, Mademoiselle Duladier.

Comme s'il négociait le prix d'une *putain* qu'il ne pouvait

supporter de voir à la lumière du jour, il évitait soigneusement de la regarder.

- J'espère que vous comprendrez, ajouta-t-il avec raideur, que passer le plus clair de votre temps en notre compagnie à tous deux, au laboratoire et à l'extérieur, lors des repas et des moments de détente, fait partie de votre mission. Nous n'avons pas l'intention de vous renvoyer chez vous, à Francfort, sans vous montrer notre belle région.

Il s'essaya à un sourire qui finit en rictus de douleur.

*Il doit savoir que je ne suis pas de Francfort, et pourtant il insiste à l'envi. Comme s'il disait : Saucisse. Vous renvoyer à Saucisse.* Elle desserra les poings. *Respire.* La compréhension submergea chaque cellule de son corps, l'empourprant de honte. Pour lui, les honoraires payés l'avait achetée et, dès lors, il était autorisé à l'étudier sous toutes les facettes, à chaque heure du jour. D'envahir son intimité, y compris la plus secrète : entre ses jambes ! Elle savait que si elle tentait de parler, elle allait bafouiller.

*A acheté mon temps. M'a fait venir jusqu'ici, pour me renifler, me renifler sous toutes les coutures. Dans le but de se servir de moi pour trouver son soi-disant trésor, une babiole avec laquelle n'importe quelle Française peut se tamponner, avant d'écartier ses cuisses,* pensa-t-elle. Le cru de ses propos la calmait comme un baume, une habitude à laquelle son père cédait quand il était exaspéré. *Pourquoi le Dialogue est-il réservé aux femmes ? J'ai besoin de Père. Immédiatement !*

C'est alors que Le Fournier murmura, comme se parlant à lui-même.

- Commençons par là.

Puis il prit sa plume et la planta farouchement dans son encrier.

Elle sentit son dard entre ses jambes : c'est ce qu'il avait voulu. Il savait qu'elle avait cherché à le frapper avec sa chaise. Elle l'entendit aussi distinctement que s'il avait crié les mots. *Il n'y a aucun secret entre nous*

*que des paroles pourraient dissimuler.* Leur flair respectif les avaient démasqués l'un à l'autre.

Elle eut de la peine à atteindre la porte, et la claqua sur elle. Elle tomba à moitié de la plateforme dans le sable du jardin de méditation. Elle regarda le ciel par la trouée centrale de l'édifice et étouffa un sanglot. On ne l'avait jamais autant bafouée. Elle leva les bras, mais la posture sacrée ne réussit qu'à la faire se sentir plus misérable encore, comme suspendue dans le vide.

*Mère !*, cria-t-elle en Dialogue.

Pas de réponse.

*M'avez-vous abandonnée ?*

Elle donna un coup sec dans le motif que dessinait le sable soigneusement ratissé, pour ôter les grains qui maculaient sa bottine.

Elle leva la tête vers le ciel. Appela encore. *Mère !* Cassiopée et les Sept Sœurs étincelaient. Ces mêmes constellations, qui brillaient au-dessus de sa maison familiale sur le Maine, étaient maintenant encadrées par les murs circulaires de ce patio intérieur. *Je suis sûre que tu m'entends !*

*M'envoyer ici était une erreur*, dit-elle clairement en Dialogue. Violant un de ses principes fondamentaux, elle avait utilisé ce moyen de communication pour protester. Les étoiles, autant que son oreille intérieure, restèrent muettes. Elle commença : *Je ne suis pas seule...*, puis, bredouilla dans l'air alourdi de silence.

Comme la roue d'un moulin en vérité, fit-elle à voix haute en regagnant la plateforme. Elle se dirigea vers la porte d'entrée. Essayait vainement de l'ouvrir : elle était fermée à clef. Elle donna un coup de pied dans le panneau inférieur de l'un des battants. Elle espéra qu'il l'ait l'entendu craquer, espéra qu'il se sente menacé. *Vous ne m'avez pas achetée !* Elle avait envie de hurler.

- Elles sont verrouillées lorsque l'un d'entre nous travaille, dit une voix dans le noir. Pour des raisons de sécurité.

Monsieur Bouffier sortit de l'ombre d'un arbrisseau du jardin.

- J'aimerais bien fumer mais ce n'est pas permis ici. Il se hissa sur la plateforme, se pencha pour remettre en place le panneau fendu. Vous fumez ?

- Oui, avoua-t-elle. Une pipe en terre. Que j'aimerais fumer en ce moment ! Ou n'importe ... un Cognac ferait l'affaire. Ou deux.

Elle voulut demander : Avez-vous entendu notre querelle ? Mais peut-être était-il préférable de se taire. *Que ferait un adulte dans cette situation ?*, se demanda-t-elle.

*Gut !*, dit-il. Je cherchais justement un compagnon avec lequel partager, à l'occasion, mes petites faiblesses. Il m'arrive de prendre également un verre en solitaire dans mon labo, quand je m'ennuie. Vous plairait-il de vous joindre à moi ?, demanda-t-il en lui montrant sa porte ouverte.

- Nous sommes enfermés ?

Son cœur battait comme un tambour ; sa bouche était pâteuse. Elle avait temporairement perdu le contrôle de ses émotions, trop longtemps réprimées et privées d'exutoire. *L'humiliation totale*. Elle fulminait. *À quoi bon courir si je suis enfermée ?*

Elle ne brûlait que de retourner dans sa chambre et d'écrire une lettre pressante à son père. Auguste Duladier enverrait une voiture et une escorte sur-le-champ. Elle calcula – *Je pourrais être rentrée dans une semaine* – et aussitôt se sentit découragée – *Je ne suis ici que pour deux semaines*. À contrecœur, elle dut admettre que rentrer maintenant n'était pas raisonnable. Sans compter qu'elle n'avait pas les moyens d'attendre ailleurs l'arrivée de l'émissaire paternel. *Je suis prise au piège*, conclut-elle.

- Vous plairait-il de venir au labo ?, offrit à nouveau Bouffier. Le Nez possède la seule clef, et nous n'avons d'autre choix que d'attendre qu'il sorte.

Il accompagna ce constat d'un geste d'impuissance et d'un rire railleur.

Il lui tint la porte et lui offrit un siège. Lui-même s'assit à sa paillasse recouverte de zinc, semblable à une table de cuisine. Bouffier reprit leur conversation en allemand, pansant les sentiments blessés de Catherine d'un semblant de normalité, lui permettant de recouvrer son calme tandis qu'il bavardait. Il sortit une carafe d'eau et un flacon d'eau-de-vie, et rinça deux verres sans s'interrompre. Il racontait qu'il avait grandi en Lorraine, dans la famille de son père.

Elle réussit à glisser d'une voix frêle :

- Votre accent me l'avait appris.

Elle avait le souffle coupé. *Respire !* On lui avait appris à pratiquer cette discipline respiratoire sans rien laisser paraître.

Il leur servit à chacun un grand verre d'eau. Il engloutit le sien en deux gorgées.

- On se déshydrate vite ici au printemps, dit-il pour l'encourager à l'imiter avant de passer à l'eau-de-vie. À cause du vent.

Elle but et se resservit aussitôt. Il attendit qu'elle repose son verre pour verser l'alcool.

- Bon, reprit-il en levant son verre. Nous allons être amenés à collaborer. Ici même. Si j'ai bien compris. Il haussa un sourcil perplexe ; elle leva son verre. Au parfum que nous allons créer ensemble, Mademoiselle !

Elle but, en frémissant du sillon de feu que l'alcool traça jusqu'à son ventre vide.

- Je ne dispose que d'une paillasse, fit-il en frappant sa surface.

Ils faisaient face à la fenêtre qui donnait sur le bureau de Le Fournier. Toute une longueur du laboratoire était tapissée jusqu'au plafond de profondes étagères surchargées de récipients de toutes sortes, en verre précieux, en céramique et en étain, qui luisaient dans la pénombre.

- Mais j'ai fait de la place, pour vous et vos affaires.

Il désigna une petite table munie d'un tiroir, dans la continuité de sa paillasse, le long du mur adjacent.

Elle inspecta le meuble. Il faisait face à une fenêtre qui éclairait la pièce et donnait sur la pelouse du parc durant la journée, supposa-t-elle.

Ça ira. ...très bien, Monsieur, ajouta-t-elle, consciente de devoir respecter les usages.

*Je veux retourner dans ma chambre,* clamait une voix en elle. Dans le tout premier acte adulte de sa vie, elle bâillonna cette voix et, se concentrant sur sa respiration, fit appel à toute sa force vitale, pour libérer son esprit et réfléchir, pour libérer son corps et agir. *Pas d'excuses : des résultats !* Après tout, elle n'avait peut-être pas assez de cran pour cette mission.

Il demanda, et – pour passer le temps – elle lui parla de son fiancé, Kilian, puis de son apprentissage, tandis que son cœur, toujours vrombissant, faisait battre le sang à ses tempes et lui opprimait le plexus.

Il lui parla de sa mère, qui vivait en Camargue, dans le delta du Rhône. C'est parce qu'elle vieillissait et qu'il voulait se rapprocher d'elle, qu'il avait accepté ce poste chez Roubigant.

Elle lui raconta son voyage en Camargue, six ans plus tôt, son pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer avec ses parents et sa sœur aînée. Il l'écouta avec attention.

- En avez-vous profité pour visiter la tour de Constance ?, demanda-t-il d'un ton badin.

Il cherchait, en réalité, à savoir si elle descendait d'une famille huguenote. Nombre des fidèles de la secte protestante étaient des artisans, qui avaient emporté dans leur fuite les secrets de leurs corporations, un peu plus d'un siècle auparavant.

*La tour de Constance,* songea-t-elle, en évoquant la tour qui surplombait la Méditerranée. Les Huguenotes qui n'avaient pas fui avant

qu'on ferme les frontières, y furent emprisonnées jusqu'à leur mort. Par des interstices entre les pierres disjointes des murs, elles pouvaient voir la mer et espérer apercevoir un mari ou un fils qu'on menait aux galères, dont ils remplissaient les bancs jusqu'à ce que leurs muscles et leur santé les abandonnent. Des doigts nus, serrés sur un caillou, avaient gravé sur les murs le mot : « Résistez ». Encore et encore. *Désormais, Bouffier sait qui je suis, pensa-t-elle, qui nous sommes, nous, les Duladier.* Toute l'Europe savait que la tour de Constance tenait une place éminente dans l'histoire de toute famille huguenote.

Puis, en préambule à ses fonctions prochaines, Bouffier lui fit faire le tour de son laboratoire. L'inventaire de ses ingrédients équivalait à un tour du monde d'essences inconnues. De l'ilang-ilang, de l'essence de roses de Bulgarie et de Perse, de la civette de Chine. Ils étaient rangés par espèce, puis par ordre alphabétique, devina-t-elle, dans des flacons de verre précieux et de petites boîtes en métal.

- Les disques de Le Fournier, lui dit-il, sont des dilutions des essences extraites de ma réserve personnelle. Et voici mes fixatifs : de l'ambre gris, du bois de santal, des racines d'iris, différents muscs et de l'acide urique.

- On les tire de glandes animales ?

- Exactement. Comme votre phalène. Et même, très littéralement, des sels d'urine cristallisée.

- De quelles créatures ?

- La civette est tirée d'un petit mammifère tacheté. Quant à l'ambre gris, il provient du sperme de cachalot. L'acide urique de l'urine, de nos soeurs humaines aussi bien, lui répondit-il avec son sourire moqueur.

Il surprit son soubresaut et ajouta, les sourcils arqués de surprise, ce qui plissa son front :

- Exactement comme pour les teintures. L'urine que l'on obtient des femmes gravides est un fixatif exceptionnel pour certaines classes de

fragrances et de teintures. Ne me dites pas que vous l'ignorez, Mademoiselle Duladier, versée comme vous l'êtes dans l'art textile.

*Alors, c'est ça, pensa-t-elle. Le Fournier lui aussi recherche un fixatif particulier. Je me demande où il trouve ses femmes enceintes ?,* sa perspicacité, voire son humour, lui revenant en même tant que la couleur à son visage.

La fenêtre entre les pièces s'ouvrit à la volée et la main pâle et velue, reconnaissable entre toutes, de M. Le Fournier s'y encadra. Il tendit à M. Bouffier une feuille de papier sans prononcer un mot.

*Encre violette ciselée sur vélin, vol braillard de cigognes plein nord,* pensa-t-elle en entrevoyant les caractères.

Bouffier prit le papier et referma la fenêtre. Il examina l'équation, sourcils froncés, en tripotant les plis perplexes apparus à son front jovial.

- Hum, fit-il.

La fenêtre s'ouvrit à nouveau un instant plus tard et un disque de soie – que Catherine reconnut entre tous – atterrit sur la paillasse, où il se mit à rouler dangereusement avant que Bouffier ne parvienne à s'en saisir.

*Ce n'est pas possible,* pensait Catherine. *On m'encercle et on m'enferme.* Elle fit de nouveau appel au Dialogue. *Que faire ?*

Enfin, une réponse claire lui parvint : *Reste et bats-toi.*

Elle pria la Madone de lui faire grâce : *Comment le pourrais-je ? Mon cousin Wilhelm n'avait-il pas raison ? Je suis vulnérable et sans expérience.*

La réponse immédiate qu'une maîtresse de la soie de haut rang pouvait attendre de la Reine Terrestre déferla. *Tu as la force et l'envergure pour rester. Pour combattre. Je suis à tes côtés, en renfort.* Elle sentit alors ses hanches s'élargir et son échine s'allonger : elle maîtrisait à nouveau sa respiration.

- Que lui avez-vous fait ?, demanda Bouffier en levant des yeux

écarquillés de son bout de papier, le visage vide de toute expression. D'habitude, il est si...

C'était la première fois qu'elle pouvait apprécier la richesse expressive de M. Bouffier car, sans transition, son visage s'assombrit et son front se chargea d'orage – sourcils froncés, lèvres crispées, mains agitées -, et il entonna :

- Votre mission est simple et devrait être accomplie en quinze jours.

Sa caricature, sinistre et fidèle, de Le Fournier la stupéfia, sans parler de son aveu implicite qu'il les avait écoutés. *Ce ne sont pas des amis.* Cette certitude la fit s'étrangler de rire. Elle dut mettre une main devant sa bouche pour éviter d'asperger la table de postillons.

D'un air grave, Bouffier essuya la table de son mouchoir.

- Nous sommes très attentifs à la contamination ici, fit-i remarquer, impassible, avant de jeter le carré de tissu souillé dans une corbeille.

Elle sortit son propre mouchoir de sa poche.

- Je vois qu'il va faire partie du matériel courant utilisé ici.

Elle lui jetait le gant, un défi clair, bordé de dentelle. Vous allez voir de quelle étoffe je suis faite.

- On m'a laissé entendre que je ne suis pas un agent de corruption, mais de fixation.

Elle étudia sa réaction. *Suis-je allée trop loin ?*

Il eut un rire étouffé, son regard narquois rivé au sien.

- Tout est réglé, alors. Nous sommes faits pour compléter ensemble. Voyons ce que le Nez mijote.

Il se retourna et s'empara du disque. Elle se dressa à demi de son siège. Il inhala profondément, devint tout rouge, puis s'effondra sur la paillasse.

- Oh !, gémit-il, Cette fois, le Nez est tombé pour de bon dans

l'abîme.

Elle s'élança silencieusement sur la porte. Elle ne pourrait tolérer cet affront réitéré. Elle abattrait les murs de la *parfumerie* pour sortir si nécessaire. L'obscurité protégerait sa fuite. Elle agrippa la poignée, jeta un dernier regard en arrière avant de la tourner.

- Vous aimeriez disparaître ?, dit-il, en arquant un sourcil interrogateur.

Elle hésita.

Il posa le disque sur le bord le plus éloigné de la paillasse, et posa une question, purement rhétorique :

- Mais en avez-vous la faculté ?

Sa peur se dissipa.

- Vous devez être profondément ulcérée. Allez-vous vraiment partir ?

Elle entrouvrit la porte de la pointe du pied :

- Votre labo a besoin d'être aéré, Monsieur, lui répondit-elle d'une voix acide.

Il rit à nouveau, la main sur la bouche afin de ne pas être entendu de Le Fournier, les yeux débordant d'hilarité contenue.

- Non, dit-elle, se surprenant elle-même. En fin de compte, je crois que je vais rester.

Était-ce bien elle qui prononçait ces mots ? *Et me battre. Merci, Madone.*

- Bravo !, fit-il avec une pointe d'admiration, avant de jeter un regard alentour, il ajouta avec douceur : sommes-nous en guerre ?

- Ne jouez pas avec moi, Monsieur. La phrase sonnait bien.

- Vous n'êtes pas fâchée contre moi ?

- Ai-je des raisons de l'être ?

Il leva ses deux mains, les paumes en avant, comme pour la repousser.

- Je ne suis qu'un laquais que l'on paie, comme vous. Il la scruta, puis finit par ajouter : Allons-nous travailler ensemble ?

Elle revint s'asseoir.

- Je ne suis pas une collection que l'on pille, Monsieur. Comme je l'ai déjà fait comprendre à votre chef, que ce soit clair entre nous. Je ne dispose d'autre secret que celui qui est cher à toute jeune fille.

Il la regarda longuement.

- En quoi consiste exactement votre mission ?

- À votre avis ?, demanda-t-elle, en croisant les mains comme pour demander : « Avec ou sans sucre ? ».

D'un geste, il lui demanda de poursuivre.

- On m'a engagée pour vous aider à identifier l'odeur de la phalène sur le point de s'accoupler. Mais en moins d'une heure passée au laboratoire Roubigant, j'ai vu ma pudeur – ma personne même – bafouée. Savez-vous pourquoi, Monsieur ?

Bouffier lui fit un rapide tableau des recherches de Le Fournier – qui avaient, semble-t-il, commencé avant qu'il ne soit engagé comme *chimiste* – et conclut par :

- S'il y a le moindre soupçon de preuve que son hypothèse est juste, cela va révolutionner la science des parfums. Imaginez seulement : si nous étions en mesure de vous étudier, vous et vos odeurs corporelles, et à travers vous, approcher l'irrésistible fragrance de la femelle, appelant de son appât infailible le papillon mâle, nous pourrions découvrir une classe éthérée d'odeurs entièrement nouvelle, jamais observée auparavant.

Elle l'interrompit.

- Appât ! Pour qui ?, jeta-t-elle. Comment pouvez-vous imaginer tous deux qu'un homme puisse répondre à la senteur de la phalène ? Plus ridicule encore, où êtes-vous allés chercher que la phalène et la *maîtresse* partageaient un lien tangible... une odeur ?

Elle écrasa de son mépris l'hypothèse de Le Fournier. Elle suivait

les instructions. Sa prière avait été exaucée : elle s'était transformée en renard ou, plus précisément, en renarde, excitant de son odeur intense, les chiens lancés à sa poursuite, pour les épuiser dans une chasse vaine, avant de s'éclipser. Elle n'avait pas besoin de se souvenir des instructions de ses parents : elle avait fait sienne leur stratégie. *Ridiculise l'homme devant ses associés.* Bouffier pouvait bien tourner en dérision Le Fournier, l'homme en question, il n'en demeurerait pas moins exalté par leurs recherches communes.

Elle devait le reconnaître : leurs travaux pourraient ouvrir de nouveaux horizons à la science. *Qu'ils utilisent des abeilles ! Le lien invisible qui m'unit à la Phalène ne sera pas profané.* Qu'advierait-il si l'un des plus chers secrets de leur corporation était exposé au grand jour ? Les *maîtresses* seraient sans protection. On en ferait de vulgaires cobayes ; on exploiterait leur talent. Une suite d'images effrayantes s'ensuivit. *Non ! Il faut les arrêter ! Ma propre sécurité en dépend.*

**Égare-les. Trompe-les. Jette-leur des miettes.** Désormais, cette tactique était à ses ordres. Bouffier allait l'aider à concocter ces miettes. *Ensuite, au bout des quinze jours, pars mais avec ton chèque.* Son avenir en était l'enjeu.

Elle tira vite les conclusions qui s'imposaient. *D'abord, assure-toi de Bouffier. Aguiche-le.* Elle se rendait compte des failles d'un pareil plan : elle-même pouvait fort bien se faire prendre dans la nasse visqueuse de leurs manigances.

Elle connaissait depuis longtemps le pouvoir de la vérité.

- Si vous voulez m'aider, dit-elle, comprenez bien ceci : si nous devons travailler ensemble, vous devrez me faire confiance et je devrais en faire autant. Vous ne devrez jamais franchir la barrière du contact physique. J'ai besoin de votre serment sur ce point. Ou vous ne me retrouverez pas demain matin. Non que j'aurai fui, mais je refuserai d'avoir affaire à aucun de vous deux. Ce qui fera tomber vos masques.

- Nous pouvons trouver une autre *maîtresse*.

- Pas ce printemps, en tout cas. Or, nous avons entendu dire que les administrateurs de Roubigant étaient impatients de lancer un nouveau produit.

Ses yeux s'écarquillèrent.

*Je dois jouer avec les cartes qu'on m'a distribuées*, pensa-t-elle.

- J'aimerais vous aider, Catherine. J'aimerais être de votre côté – puis-je vous appeler Catherine ? Bouffier scruta son visage. Mais pensez-vous vraiment, vous et votre corporation, que la quête de Le Fournier soit ridicule ?

Elle roula des yeux.

- Il va trop loin, Monsieur. Il confond le corps d'une *maîtresse* et celui d'une phalène. Il va sans dire que nous connaissons intimement le ver, le papillon et tout le processus de métamorphose. Mais ni plus ni moins. D'où pensez-vous que son idée provienne ?

Elle eut l'inspiration soudaine d'un miroir-aux-alouettes à agiter devant le *chimiste*, pour semer le doute dans son esprit.

- Et pourtant, il a déjà trouvé en vous quelque chose qu'il croit le rapprocher de son but. Je le connais. Ses antennes vibrent. Il fit un geste vers le disque.

La métaphore de Bouffier lui causa un choc, qui menaça de la renverser à ce moment capital. Le Fournier faisait-il penser tout un chacun à une phalène ?

Elle haussa les épaules, avec une désinvolture étudiée.

- Est-il marié ?

Il fallut un long moment à Bouffier pour digérer la question. Elle n'allait pas être plus claire.

- Voulez-vous dire qu'il essaie de trouver la fragrance d'une vier-... d'une jeune fille... et qu'il se dit...

- À la recherche de la fragrance d'un papillon ? Oui.

Il sembla prendre une décision. Peut-être avait-il déjà pensé la même chose ?

- Très bien. Ma patience est à bout. Pour moi aussi, le comportement de Le Fournier est inadmissible : sa quête Donquichottesque, cette violation de votre personne. Il a dépassé la mesure. Tout le monde se moque de lui, pas seulement votre corporation, mais la nôtre aussi. Quant aux rumeurs qui circulent... que des membres de notre conseil d'administration... ?

Elle hocha la tête.

- ... perdent patience ?

- Comment... ? Il suffoquait presque.

- Mon père a ses sources.

- Comprenez-vous à quel point c'est humiliant pour moi ? D'être son *chimiste* ? Aucune industrie ne voudra m'embaucher après ça.

Elle se risqua à poser une main apaisante sur son bras. D'un doigt en travers des lèvres, elle lui intima silence, en lui désignant la fenêtre qu'ils partageaient avec le Nez.

- Je suis fini ! Il lui arracha son bras et y enfouit son visage.

- Pas encore. Elle le vit sortir de sa prostration, accroché à ses mots. Il y a peut-être un moyen. Êtes-vous prêt à l'entendre ?

Il sembla prendre une résolution soudaine, rapprocha imperceptiblement son siège et se pencha vers elle.

- Donnez-nous un indice. Aussi maigre soit-il, il s'en contentera. C'est une obsession chez lui. Je le connais. Faisons équipe. On lui donnera quelque chose... quelque chose qu'il ne s'attend pas à trouver. Sauvons-lui la face. Donnons à Roubigant leur nouveau parfum. *La Vierge du Printemps*.

Il appuyait son discours de grands gestes fiévreux.

- Quelque chose d'inattendu. De jeune, de frais. Tous ces blasés qui ont laissé choir Napoléon... ça va les foudroyer.

Il continua dans un murmure.

- Votre banquier sera satisfait. Et je vous aiderai à ruiner la réputation de Le Fournier. C'est bien ce que vous voulez, non ? Le rendre fou, le tirer de sa fatuité confortable ?

Il lut la réponse sans ses yeux et se détendit.

- Oui, vous voulez prendre votre revanche. Je le vois clairement maintenant. Bravo ! Mademoiselle, je vous tire mon chapeau.

Il se pencha davantage.

- Il croit vouloir capter la senteur de la phalène. Il la poursuit sans relâche. Jetons en travers de sa route la senteur d'une jeune fille, qu'il ne veut pas admettre rechercher. Nous allons perturber son Nez célèbre. La démesure va lui faire mordre la poussière. Il croisa ses doigts sur son cœur, comme un garçonnet.

- Je l'abandonne à sa folie.

De toute l'envergure de son bras, il dessina dans l'air devant lui le X qu'il avait tracé sur son cœur, comme pour exorciser son passé.

*Ah ! Il est plus jeune que je ne l'avais cru. La vingtaine, tout au plus, révisa-t-elle.*

Il s'esclaffa, exalté par son plan :

- Je prédis son mariage avant l'été. Il se calma. Vous êtes intime avec toutes les phases de la culture de la soie, avez-vous dit, du ver jusqu'à la métamorphose, en passant par l'accouplement des papillons. Il existe des affinités entre toutes ces odeurs – des odeurs que seuls peut-être ceux de votre corporation sont à même de percevoir – et les autres odeurs secrétées par la nature, dont nous sommes, nous, les humains.

Il jeta ses mains en avant et lui fit le classique haussement d'épaule français.

- Je suis persuadé que vous saurez comprendre, qu'en qualité de *chimiste*, je sois fasciné par ce monde invisible dont nous avons encore à forcer la porte. Comme l'est Le Fournier.

Pouvait-elle lui révéler l'émotion qu'éprouvent les membres de la corporation de la soie quand ils sont témoins du moment où le mâle commence sa cour à la femelle, comment l'air de la pièce se raréfie pour devenir plus dense, épaissi par quelque chose qu'on a décrit comme un mélange de *punque* d'humain et d'insecte ?

Elle n'était qu'une enfant lorsqu'elle entendit pour la première fois la fameuse requête que Napoléon avait adressée à Joséphine : « Je serai de retour dans trois semaines. Ne vous lavez pas avant mon arrivée. » Le peuple dont elle était issue, *les Cévenoles* – ils nous appelaient les Huguenots – était terre-à-terre. Certains peuples sont faits pour analyser le monde ; le sien l'était pour le goûter et le sentir.

Catherine soupesa les risques. Bouffier lui ouvrait des perspectives. Le pire n'était-il pas déjà arrivé ? *J'ai besoin d'un allié dans la place. Si je lui découvre mon jeu, alors il découvrira le sien.* Et ainsi, le séduire, et par conséquent Le Fournier, pourra être accompli.

*Puis-je avoir confiance en lui ? Non. En revanche, je peux me servir de lui. La vérité serait son d'appât.* Elle jouerait la partie, une carte après l'autre.

- Permettez-moi une supposition. Il est notoire, Monsieur, qu'il existe des odeurs si enivrantes qu'il suffit de les avoir respirées une seule fois pour en rester envoûté sa vie durant. On prétend que l'odeur des jeunes filles et celle des phalènes ne divergent pas sur ce point.

Elle haussa les épaules, l'air de dire : « Mais que saurais-je de l'odeur des jeunes filles ? ».

- C'est pourquoi, le jour où se déroule l'accouplement des papillons, en général dans la quinzaine qui suit le 1<sup>er</sup> mai, est un événement des plus sacrés de notre *Zunft*. Je parle de l'acte dans son intégralité, le *mélange* : de l'odeur irrésistible qui sourde de la femelle, de la parade amoureuse du mâle, puis de la copulation proprement dite, continue, le couple soudé l'un à l'autre. Plus tard, quand mâle et femelle

sont épuisés, le mâle montre son...

*Tout doux, Catherine, tout doux*, se sermonna-t-elle. Il lui fallait s'armer pour la bataille essentielle qui pointait à l'horizon.

- À ce moment précis, toute l'assemblée présente aspire une profonde goulée d'air. C'est alors qu'il devient possible à l'odorat humain de déceler une bouffée, ne serait-ce qu'une trace, de l'effluve exaspérant, comme dit mon père, fit-elle les yeux baissés. Les membres de notre famille, de notre corporation, explorent l'air à sa recherche, pendant qu'il...

Elle se sentit tout à coup irritée contre elle-même. Il ne lui était jamais venu à l'idée du doigté dont elle devrait faire preuve pour décrire l'accouplement de la Phalène et de l'Imago. Elle y renonça.

- *Alors...*, il est proprement impossible de décrire cette expérience à quiconque n'a jamais senti cette odeur.

Il grimaça, déconfit.

- Essayez encore, implora-t-il. Je suis un savant, un spécialiste de la fragrance.

Comme s'il s'agissait d'une dette dont elle devait s'acquitter.

*Je ne sais rien de vous !* Quelque chose en elle renâclait à le satisfaire, un soupçon de preuve qu'une partie de leur hypothèse était fondée, qu'un être humain entraîné, initié à Ses secrets, était capable de sentir l'appel à l'accouplement de la Phalène. *Comment le duper autrement ?* Rassemblant ce qu'il lui restait de courage, elle fit une dernière tentative.

- Il est possible que l'intensité de passion du papillon se rapporte à son ampleur. L'aura ensorcelante de la femelle rend le mâle fou, Monsieur.

Elle se sentit rosir. Abattre ses cartes et lui prouver sa confiance par ce geste était beaucoup plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé.

- Mâle et femelle restent soudés ensemble plus d'une nuit entière. Au matin, elle meurt en pondant ses œufs.

Bouffier laissa lentement s'échapper le soupir qu'il avait retenu

inconsciemment. Un poisson. Ferré. Puis relâché.

- Et vous..., commença-t-il, une question au fond des yeux.

Catherine sourit.

- Pardonnez-moi, Monsieur. Je suis une fille de la campagne. Pour nous, c'est une affaire naturelle. Il n'y a aucun moyen de déguiser le caractère sexuel de cet instant intemporel, quand les membres de notre corporation peuvent sentir le papillon. *Et sentir le papillon dans la maîtresse*, ajouta-t-elle pour elle-même.

- Mais vous n'imaginez pas que la maîtresse puisse sentir comme la phalène, Monsieur ? Elle éclata de rire. Brouille les pistes. *Ridiculise l'homme dans son dos*. Vous me semblez plus intelligent que cela – mais j'ai peut-être tort.

- Grottesque !, explosa Bouffier avant de s'effondrer à nouveau. C'est un bouffon.

De son air le plus innocent, elle ajouta :

- Mais pourquoi vous raconterai-je ce que vous savez déjà, Monsieur Bouffier ? Vous avez certainement déjà été l'hôte d'une *magnanerie* au moment de l'accouplement.

- Bien entendu !, assura-t-il. Le rire dont il l'accompagna, contredisait son allégation.

*Il n'a aucune expérience*, dit-elle en Dialogue.

La réponse ne se fit pas attendre : *Le premier ne dispose pas de la maison où est né le second*.

*Oui. Le Fournier*. Elle prononça son nom en Dialogue, sondant les profondeurs du savoir ancestral pour obtenir un avis sur son anomalie. *Les signes de l'Imago que présentent Le Fournier, ses sourcils broussailleux, la courbure de ses épaules... La marque du Papillon sur le fils. Que signifient-elles ?*

Il n'y eut pas de réponse en Dialogue. Elle devait rester concentrée sur le moment présent.

- Le Fournier s'est fait apporter des papillons mâle et femelle juste après leur métamorphose. Il les a disséqués afin d'analyser leurs glandes odorantes.

Bouffier étudia sa réaction.

Elle se sentit agressée dans son propre corps. Elle était horrifiée.

- Une vivisection ? Quel affront !, siffla-t-elle entre ses dents.

À *la Mère*. Ce lieu, ce labo, avait été désacralisé. Elle l'avait senti ; maintenant, elle en était sûre. Comme si le disque qui avait capté son odeur la plus intime n'était pas suffisant, cette nouvelle preuve la laissa déchirée entre « *Cours !* » et « *Reste et bats toi* ».

Il l'étudiait.

- Pourquoi êtes-vous si choquée ? Il l'a fait pour la science.

- Vous ne comprenez pas !

Elle vida l'air de ses poumons, en s'aidant des deux mains. Ce ne serait pas la dernière fois qu'elle entendrait ces mots : « *Au nom de la science* ».

- Aidez-moi à comprendre.

Que pouvait-elle ajouter sans trahir leurs secrets ? *Nous avons un pacte sacré avec la soie ? Nous avons fait serment de protéger les imagines, nos papillons ? Autant pratiquer moi-même la vivisection !* Aucune réponse sincère n'était envisageable.

Elle savait ce qu'elle devait dire. Elle était épuisée mais on l'avait formée à la stratégie.

- J'ai besoin d'y réfléchir. Pouvons-nous poursuivre cette conversation demain matin ?

Il riposta très calmement, comme pour apprivoiser un animal sauvage.

- Non. Il faut me le dire sans attendre, pendant que vous êtes encore sous le choc de l'horreur que vous ressentez.

Après l'avoir étudiée un moment, il demanda :

- Allons-nous travailler ensemble ?

Il étendit ses mains ouvertes devant lui, dans le geste universel qui signifiait : « *Je n'ai pas d'armes* ».

- Serons-nous des alliés ?

Il regarda ses paumes. On aurait dit les deux plateaux d'une balance.

- Je dois savoir maintenant, expliqua-t-il. Parce que, demain matin, ou je travaillerai pour Le Fournier... ou je travaillerai pour vous et votre famille.

Voilà, c'était dit. Elle aussi pouvait se montrer résolue. Elle prit une profonde inspiration et bloqua l'air dans ses poumons. *Oui*. Elle sondait ses forces. Puis expira. Elle mesurait. *Oui*. Elle viendrait à bout des quinze jours. Et elle ne serait pas même égratignée ; la Madone serait son bouclier.

L'esquisse d'un plan encore vague s'échafauda dans sa tête, auquel Bouffier apportait une contribution essentielle.

- Madame Le Fournier a été informée de ma venue, commença Catherine. Elle attend ma visite après que les vers auront filés leurs *cocons*, peut-être pendant le *décoconage*, quand les ouvriers de la soie se rassemblent pour dévider les *cocons* et partager leurs rêves. Ou pour assister à l'accouplement. De fait, elle assure ma sécurité ici. Pour mes parents, pour la corporation, pour les Rothschild.

Elle releva le menton. *Je ne suis pas seule*.

Et pourtant... *Ils ont brûlé des Hérétiques ici*. Elle se cuirassa pour le combat à venir en se remémorant l'histoire des Cathares, *les Hérétiques du Languedoc*, et la persécution plus récente subie par les siens, les soi-disant Huguenots, comme les autres les désignèrent. Cathares et Huguenots étaient issus du même peuple.

Bouffier interrompit ses méditations :

- Nous allons chercher la fragrance avec Le Fournier.

- Oui. Mais vous me protégerez ?, demanda-t-elle en posant à nouveau la main sur son bras. Elle observa le rouge descendre de la racine de ses cheveux jusqu'à son col empesé, mais il resta indéchiffrable. *Vais-je trop loin ?*, se demanda-t-elle.

Catherine avait été impatiente de passer cette quinzaine à Grasse, pour une bonne raison. Elle avait demandé à sa mère et à sa sœur leur avis personnel, et elles avaient été d'accord pour reconnaître qu'une courte séparation permettrait à la passion dont son fiancé brûlait pour elle de se transformer en un feu durable. Néanmoins, elle n'avait pas l'intention de prolonger son séjour dans le sud. À dix-huit ans, elle se sentait mûre. Un bref répit de l'ardeur de Kilian les aiderait à patienter jusqu'à la publication des bans à l'église et la célébration des noces. Ensuite, ils pourraient s'abandonner aux délices mystérieux cachés derrière la porte de leur chambre. Elle était heureuse de laisser son mari en dresser les contours. Et pourtant, à ce moment précis, elle jouait délibérément du pouvoir de séduction qu'elle exerçait sur un homme qu'elle venait à peine de rencontrer, Monsieur Bouffier.

À dix-huit, l'honneur de Catherine était intact, à l'exception de quelques baisers accordés à Kilian – plus âgé quelle d'une demi-douzaine d'années –, pendant que ses parents détournaient les yeux. Néanmoins, familière des livres érotiques que leurs partenaires d'Orient avaient envoyés à Auguste Duladier, et des secrets d'alcôve que son aînée, Elisabeth, mariée à leur cousin Wilhelm, partageait avec elle, elle se croyait une initiée éhontée. Vertueuse et crédule, comme toutes les filles de son âge, Catherine oscillait entre la bravade et la candeur face à son inexpérience. *Je suis parfaitement capable de m'y prendre avec les sommités du monde des parfums.* Elle fit le tour de la question. *Ils ne vont tout de même pas me violenter ! Ils ont leur réputation à protéger.*

- Nous ne pouvons pas tenter d'analyser la senteur d'une vier... d'une jeune fille, dit Bouffier, si vous ne l'êtes plus. Sa voix se fit grave. Il

est donc dans notre propre intérêt de vous garder cet état. Il essaya de rire, mais dut s'éclaircir la gorge. Vous pouvez me faire confiance pour respecter la distance nécessaire entre nous.

Elle retira la main de son bras.

- Et Le Fournier, me direz-vous ? Une seule chose l'intéresse : capter votre senteur. L'enthousiasme perçait sa réserve. Nous le piégerons !, s'exclama-t-il, en serrant les poings.

En fait, il se piégera lui-même, précisa-t-elle d'un ton acerbe.

Ils avaient jusqu'au début du mois de mai pour submerger Le Fournier de formules fallacieuses, et suivre ainsi les instructions de ses parents. On s'attendrait à ce qu'elle assiste à la métamorphose dans une *magnanerie* de la région. Il s'en trouvait justement une à Grasse. Catherine était une *maîtresse* en visite dans le village d'une autre, à la saison cruciale. Elle finirait bien par savoir ce qui allait suivre. *Je suis ton instrument*, pria-t-elle avec ferveur sa protectrice, la Madone Noire. *Fais de moi ce que bon te semble.*

De son côté, Bouffier lui exposa brièvement les grandes lignes de son plan, qui rassurèrent Catherine. De concert, ils allaient exacerber sans trêve la convoitise de Le Fournier : lui faire miroiter ses rêves et les lui confisquer juste avant qu'il ne les réalise. Accessible et élusif à la fois. Ce serait d'ailleurs leur cri de ralliement : *élu-sif*.

En bref, ils se proposaient d'altérer le sens olfactif de Le Fournier grâce à l'effet toxique que l'odeur de Catherine avait déjà prouvé exercer sur ses sens. Ils étaient d'accord : il était temps de mettre un frein à sa monstrueuse arrogance.

Il n'en fallut pas davantage à Bouffier pour convaincre Catherine de rester.

Et quand bien même elle n'avait qu'une confiance limitée en Bouffier, Catherine n'avait d'autre choix, pour parvenir à ses fins, que de semer la confusion dans l'esprit de Le Fournier. De plus, les compétences

en chimie de Bouffier lui étaient indispensables. Certes, il lui faudrait continuer son badinage avec lui, pour le garder dans son camp. Il lui faudrait le maintenir en déséquilibre et s'assurer qu'il tienne sa promesse de la protéger.

Elle allait également préparer sa fuite, pour être prête en cas de nécessité. Dès qu'elle en aurait le loisir, elle explorerait le parc, pour trouver une plante apte à déguiser son odeur, dont elle se frotterait tout le corps, pour tromper d'éventuels poursuivants. Un saule ferait l'affaire. Ensuite, elle recenserait toutes les routes possibles pour quitter le parc et y marcherait le plus souvent possible, les yeux fermés, afin d'être à même de se déplacer sans hésitation dans l'obscurité d'une nuit sans lune.

La modeste somme dont elle disposait serait suffisante pour lui permettre de trouver une auberge alentour, écartée de la route de la diligence, où elle pourrait courir se réfugier. La *magnanerie* de Madame Le Fournier offrait un dernier recours. Certes, la *maîtresse* était occupée à surveiller le processus d'enroulement des *cocons* de ses vers, mais rien ne l'empêchait de se présenter à son aînée, d'accomplir les formalités d'usage et de juger de l'honnêteté de sa consœur. *Madame Le Fournier a-t-elle surpris mes appels de détresse en Dialogue ? Mes interrogations sur le signe du Papillon qui marquait son fils ?* C'était une possibilité non négligeable.

À la fin de ses réflexions, elle comprit qu'elle ne pouvait avoir confiance en personne : ni en Gabrielle, sa femme de chambre, ni en Madame Le Fournier, ni en Bouffier. En personne, sauf elle-même. Et les précieuses ressources du Dialogue. Et la Madone Noire.

Aucun mal ne pourrait lui arriver si elle restait vigilante et qu'elle priait.



Chaque jour qui passait, les formules de Le Fournier se

rapprochaient davantage de la senteur complexe que Catherine commençait à reconnaître : en partie jeune fille, en partie papillon.

Pour ne pas faire mentir la vague promesse qu'il avait faite à Catherine de lui montrer la région, Le Fournier organisa une excursion en sa compagnie au village fortifié de Saint-Paul-de-Vence, la veille du 1<sup>er</sup> mai. Les festivités qui se déroulèrent pour célébrer cet antique jour sacré des Celtes, furent une merveilleuse distraction pour Catherine, fille de la campagne.

Cet épisode, qui annonçait le terme de la quinzaine allouée, fut immédiatement suivi par l'invitation de Madame Le Fournier de venir à la *magnanerie*, assister à la métamorphose. *Opaque ou transparente ?*, se demanda Catherine après cet événement capital. Grâce aux deux *maîtresses de la soie* qui catalysèrent la réaction des hommes durant le miracle de la métamorphose et le rituel d'accouplement élaboré des papillons qui s'ensuivit, même Bouffier reconnut l'arôme tant convoité.

*Très élusif*, dit-il à Catherine malicieusement. Rien d'étonnant à ce que vous ayez été incapable de le décrire.

*C'est trop fort pour moi. Les vierges ont-elles cette senteur-là ?*, se demanda-t-elle. Car, techniquement parlant, elle-même ne l'était plus. Une nuit, alors que la lune haute dans le ciel chevauchait les arômes mêlés de la *garrigue* et de la mer, Catherine avait ouvert sa fenêtre. Et lancé au papillon son appel, pour qu'il vienne s'unir à elle. Ce rituel, auquel chaque maîtresse sacrifiait à son heure, mettait fin à leur virginité. À l'aide d'un morceau de fruit d'une coupelle, elle avait ouvert ses jambes et son sanctuaire au papillon, à l'Imago. *Nul autre amant ne peut lui être comparé*, se dit-elle en s'endormant entre ses draps froissés. *Par quelle magie un acte aussi paroxystique que faire venir à moi le Papillon, peut-il advenir sans déflagration, du centre aux confins de la terre ?*

Bientôt, elle raconterait cette expérience unique en Dialogue. Et toutes les femmes de sa famille, d'aussi loin qu'elles soient, se réjouiraient.

Et se souviendraient.

Elle passa le lendemain matin dans sa chambre, à écrire un poème sur le grand événement qui avait transformé sa vie.

Enfin arriva l'heure de quitter Grasse. Elle avait accompli sa mission : le *parfumeur* et son *chimiste* avaient réussi à créer une nouvelle fragrance grâce à elle. De son avis personnel, celle-ci était trop proche de l'odeur dégagée par la femelle du papillon durant l'accouplement pour ne pas fendre le cœur, mais ce qui était fait était fait. Catherine fit ses malles et réserva sa place dans la diligence. L'odeur de Grasse avait suffisamment perverti ses narines. Elle partait, déterminée à demander à sa mère de faire au plus tôt publier les bans à l'église et d'autoriser son fiancé à partager son lit avant la cérémonie nuptiale. Oui, Catherine avait hâte de rentrer...

Quand elle reçut un message de Bouffier l'invitant à prendre le thé à l'auberge voisine la veille de son départ, elle se sentit d'humeur généreuse, et accepta. Par la même occasion, elle pourrait mettre fin à leur idylle et recevoir le misérable présent qu'il allait immanquablement la presser d'accepter.



Attablés devant notre thé, Bouffier m'a proposé de batifoler en sa compagnie durant cette dernière nuit. Il m'a semblé préférable de croire qu'il s'agissait q'une plaisanterie de mauvais goût.

Il a sorti une fiole de sa poche :

- J'ai versé quelques gouttes de cette potion dans votre thé.
- Qu'est-ce que c'est ?, demandais-je, alarmée.
- Avez-vous entendu parler de la poudre de cantharide ?

Sa voix se faisait de plus en plus lointaine. Son sourire sombre s'est effacé de ma vue quand le premier coup m'a terrassée, entre les

jambes. Un violent orgasme m'a emportée dans ses spasmes. Il fut suivi d'un autre et j'ai gémi.

Il m'a porté à l'étage. Nous nous sommes arrêtés dans l'escalier où j'ai enfourché sa cuisse avec mes jambes, en me frottant contre lui pour chercher ma délivrance.

L'humeur facétieuse de Bouffier était loin derrière nous et ses yeux étaient allumés d'une lueur étrange.

- Vous saviez bien qu'un jour nous en arriverions là, Catherine, me dit-il d'un air renfrogné, comme s'il me blâmait pour ce qui était sur le point d'arriver.

La lumière vacillante d'une multitude de chandelles. Le rugissement du vent derrière les fenêtres closes. Le Fournier nous attendait, et Gabrielle. J'ai entendu une femme hurler des imprécations. J'ai compris que c'était moi.

Tels les officiants d'un rite barbare, ils n'ont pas prononcé un mot, si ce n'est pour ordonner sèchement : Tournez-la ou Attachez-la comme ça. La *Schwanz* de Le Fournier pendait mollement entre ses jambes, comme celle d'un étalon. De temps à autre, il me frappait. Je subissais tant de violences, tant de mépris, qu'il m'était impossible de retenir mes cris. Son organe n'avait rien de commun avec le délicat ovipositeur du papillon, avec l'ineffable caresse de ses ailes.

Bouffier remplissait l'orifice que Le Fournier délaissait. C'était comme si les deux hommes reproduisaient l'accouplement des phalènes, se gardant de se répandre, pour faire durer la nuit.

- Tu nous as ouvert ta fenêtre cette nuit-là. Tu nous as appelés, Catherine, dit une fois Bouffier qui me labourait, son visage enfoui dans mon cou, entre deux grognements.

Gabrielle, qui n'avait plus rien de ma soubrette, surveillait les chandelles, tournait les mèches des lampes. Versait à boire, remplissait l'assiette des hommes, qui prenaient du repos à tour de rôle. Elle vérifiait

mes liens, pour qu'ils ne se desserrent pas et ne m'entaillent pas la peau. Elle les refaisait, quand un de leurs caprices exigeait une autre position.

Si je n'avais pas été ligotée, je ne sais pas à quelle extrémité je me serait livrée. *Maintenant, je sais ce qu'est la faim insatiable. Oui, j'en ai entendu parler, du Démon du Papillon.* Et comme lorsque Bouffier m'avait demandé quelle autre fin j'aurais pu imaginer, je me suis sentie coupable. J'avais appelé le Papillon, appelé de toutes mes forces de jeune fille l'Imago, qui m'avait répondu, comme il le faisait pour toutes nos femmes qui recevaient de lui leur initiation sexuelle. Or les hommes avaient aussi entendu mon appel. Comment auraient-ils pu en être autrement ? Même entre elles, nos femmes ne parlaient qu'à voix basse de cette puissante alchimie, de peur de l'attirer par mégarde.

*C'est pour mon bien que la Madone agit dans l'ombre.* Le formuler aidait à l'accepter. Je me le répétais sans fin tandis que pâlisait la nuit, offrant mes hanches au châtement de leurs assauts, suçant, griffant.

*La maîtresse doit être meurtrie dans sa chair,* disait le Vieux Texte.

Au matin, les effets de la drogue dissipés, Bouffier m'a enveloppée de son manteau et m'a aidée à quitter l'auberge sans être vue. Il m'a ramenée dans ma chambre de la villa.

Ma malle, faite la veille, gisait dans un coin. J'étais affreusement meurtrie et écrasée par un terrible sentiment de vide, qui ressemblait à l'indifférence absolue de la mort.

- Vous avez tué mon enfance, ai-je soufflé à Bouffier dans un murmure, tandis qu'il caressait mes cheveux en un geste apaisant.

Bouffier était tendre à sa manière, maintenant qu'il avait assouvi sur moi ses désirs de violeur. Il a fait apporter une baignoire d'eau chaude, m'a aidée à me glisser dans des vêtements de nuit propres, a tiré sur moi les draps frais de mon lit, poussé entre mes lèvres des cuillerées de potage, fermé mes persiennes, déposé sur mon front un baiser fraternel et m'a

conseillée de dormir.

- Vous avez volé mes œufs.

- Oui.

Il a refermé la porte sur lui. J'ai entendu la clef tourner dans la serrure : ça m'était égal. Tout m'était devenu égal.

Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que j'ai entendu à nouveau cette clef. Il était revenu avec ses mains patientes. C'était l'après-midi. Il avait apporté une assiette de fruits et m'a forcée à ingurgiter de petits morceaux de figue et de papaye, tandis que je pleurais et tremblais et divaguais, complètement dévastée.

- Ça suffit, arrêtez ! Tout compte fait, qu'est-il arrivé ? Nous vous avons faite femme de la plus merveilleuse manière qui soit.

- De la plus violente qui soit !, répliquais-je. Je ne suis même plus capable de marcher. Vous m'avez brutalisée !

- Non, nous ne vous avons pas brutalisée, nia-t-il avec l'assurance d'un père ou d'un frère. Nous vous avons éveillée à l'un des plaisirs qu'offre la vie, vous nous avez livré vos secrets : l'échange est équitable.

Il eut l'audace de s'incliner.

- Mon fiancé aurait été infiniment plus doux, lançais-je avec aigreur. Vous aurez à lui en répondre. Je n'ai éprouvé aucun plaisir avec vous.

- Ah, ma petite étincelle, fit-il non sans tendresse, j'apporte le plaisir.

Et il a tiré d'un étui de velours un long cylindre de cuir ouvragé et rembourré.

- Non !, criai-je, en me pelotonnant sur moi-même.

Je l'ai entendu ouvrir un coffret.

- C'est mon mélange personnel.

Il a glissé une main ferme sous mes reins et les doigts de l'autre

dans la fente entre mes jambes, en les y enfonçant au plus profond, là où c'était encore douloureux.

- Avec une pincée de Cayenne pour vous faire enfler et brûler.

J'ai détendu mon corps d'un mouvement brusque, pour me délivrer. Il souriait. Il a passé délicatement ma chemise de nuit par-dessus mes épaules, m'a obligée à m'étendre sur le ventre et m'a massée lentement, de la pointe des pieds jusqu'aux lobes de mes oreilles, en passant par chacun de mes doigts, chacune de mes fesses. Jusqu'à ce que le désir de lui, incontrôlable, irrésistible, m'emporte dans son humiliation. Il maniait cette moisson apprivoisée qu'était devenu mon corps entre ses mains, avec une habileté sans pareille, s'en servant pour allumer en moi ce que je n'aurais jamais rêvé y trouver. Maintenant je pouvais clairement voir qu'il était plus âgé que je ne l'avais cru, car aucun jeune homme de vingt ans n'aurait pu en savoir autant sur le corps d'une femme.

Après, tandis qu'il reposait à mon côté et que je me demandais comment j'avais survécu à tant de souffrance et de plaisir mêlés, il m'a demandé de rester, m'a dit qu'il réussirait à me faire l'aimer.

- Tu es ma créature, Catherine.

Je ne pouvais le nier. En l'espace de vingt-quatre heures... Oh ! À la réflexion, en une quinzaine de jours... il avait fait de moi sa créature. Ensuite, il a dévoilé un nouvel acte de notre drame, m'a humiliée, battue, injuriée, contrainte à me mettre à quatre pattes, forcée à des actes répugnants. Il se retenait de jouir en m'amenant au fil du rasoir de l'extase. J'ai rampé devant lui.

Plus tard, je lui ai demandé si Le Fournier nous avait regardé derrière un judas caché. Il m'a dit non, qu'il travaillait d'arrache-pied. Il n'avait pas de temps à consacrer à des bagatelles. Lui-même, Bouffier, travaillait tout autant ; il n'avait fait que prendre une longue pause-déjeuner...

Il s'est rhabillé. A sorti un cigare de sa poche, l'a léché. A ouvert

sa braguette. Puis il a enfoncé son *appareil* – *Se ressemblaient-ils tous d'aussi près ?* - entre mes lèvres et son cigare entre mes jambes, et s'est mis à aller et venir. J'étouffais, me demandant s'il cherchait à me tuer. *Était-ce normal de faire ces choses ?* Je n'avais jamais entendu parler d'un homme éjaculant dans la bouche d'une femme auparavant. Ni attendu à en entendre parler. Il était délibérément cruel. Il avait empoigné mes cheveux et disait qu'il me romprait le cou à la moindre morsure. La suffocation m'arrachait des larmes. La chair rose et ridée de son appendice, qui m'emplissait la bouche, me coupait le souffle.

Je me suis surprise moi-même, après qu'il m'eût relâchée : tendue comme un arc, électrique, remplie d'un appétit de vivre décuplé. J'ai tout recraché pour ne pas m'étouffer. Il m'a giflée. violemment.

- Avale !

J'ai avalé. Cela avait la consistance de la pâte avec laquelle les servantes astiquent les baignoires, un goût pur et visqueux d'huître. Il a vérifié sa cravate et refermé son pantalon. Puis il a sorti une bourse du tiroir de ma table de nuit et déversé sur mon corps un flot de pièces d'or.

- J'en ai d'autres. J'ai les moyens de prendre soin de toi. De toute façon, ton fiancé va te plaquer. Tu verras, il se dira trompé sur la marchandise. Moi, je ferai de toi une reine, la reine de la Côte. La Dame de la Nuit, ronronnait-il.

J'ai lancé ma mule sur lui en guise de projectile. Marché jusqu'à la fenêtre en martelant le sol. Et j'ai jeté son assiette de fruits infâmes, couverts de mouches, sur la pelouse. En contemplant sa chute jusqu'au sol. Ne serait-il pas possible en arrimant un drap à la colonne du lit et en...

Il fallait qu'il s'en aille. Et j'ai crié :

- Sortez !

Il m'a nargué de son sourire.

- Sortez !, ai-je répété entre mes mâchoires serrées.

- Oblige-moi !, a-t-il persiflé.

Alors, je me suis mise à prier, à prier la Madone à voix haute, pour qu'il entende. De désespoir, j'enfreignais toutes les règles. Je n'en avais cure : *Ils peuvent me brûler vive pour ma vénération pour Elle : personne ne pourra me l'arracher du cœur.* Je ne savais même pas de quelle religion pouvait se réclamer ces fripouilles. Pourtant, j'avais entraperçu une médaille accrochée au cou de Bouffier, à la *magnanerie* de Madame Le Fournier.

À genoux, j'ai remercié la Madone pour le don qu'elle m'avait fait de cet éveil sexuel. Je l'en ai remercié. Mais j'ai aussi prié, de toute mon âme, qu'elle m'accorde de rentrer chez moi et de retourner à ma vie. Et Elle m'a exaucée.

C'est armée que je me suis relevée. J'ai arraché les draps de mon lit, pour jeter à terre les pièces d'or. Je l'ai menacé d'en appeler aux autorités. Je lui ai ordonné de sortir de ma chambre.

- Je ne m'avilirai jamais au point de rester avec vous. Jamais.

- Adorable, dit-il, ... petite chienne.

Il m'a attrapé le poignet et me l'a retourné jusqu'à ce que je tombe à genoux.

- Qui irai vous croire ?, a-t-il grondé. Vous vous êtes rendue de plein gré à l'auberge hier, pour prendre le thé. C'est vous qui m'avez fait des avances. Vous êtes une traînée, Catherine, c'est votre nature profonde. Soyez prête à être rejetée par votre fiancé. Restez avec moi. Je vous offrirai le monde. Réfléchissez-y. Quel autre choix vous reste-t-il ?

Je lui ai montré la porte, la bouche crispée de détermination. Il a alors ramassé son cigare :

- Un cadeau pour Le Fournier. Il avance dans sa quête. Pas tout à fait arrivé encore, cependant. Un perfectionniste. Toujours à défier l'impossible.

Il s'est détourné pour sortir. Mon pied l'a manqué. Il a éclaté de rire. J'ai claqué la porte sur lui et l'ai verrouillée de l'intérieur.

- Jamais, ai-je lancé à travers la porte, d'une voix ferme.

Je me suis habillée pour le voyage, inquiète à l'idée qu'ils m'empêchent de partir, prête à chercher à fuir le cas échéant. Une servante m'a apporté un repas. Je n'y ai pas touché, de crainte qu'il ne soit drogué. Avant que la fille de cuisine ne reparte avec son plateau intact, je lui ai ordonné de faire descendre ma malle, et j'ai franchi la porte de la chambre dans son sillage. Personne ne m'a retenue. Ils avaient obtenu de moi ce qu'ils voulaient. Bouffier avait entendu mes prières : peut-être en avait-il été touché. C'était la seule explication que je trouvais à ma libération.

J'étais déjà installée dans la voiture sur le point de partir, quand Le Fournier est apparu. Il s'est frotté l'entrejambes, a porté ses doigts à ses narines, grimacé et se détournait déjà, quand je sautais de mon siège. Je l'ai rattrapé en courant, et tiré par l'épaule. Il s'est retourné.

- Espèce de détraqué !, ai-je grincé, avant de lui cracher à la figure.

Il a agité un chèque de banque sous mon nez, d'un montant deux fois supérieur à la somme convenue.

- Nous avons un mot pour les filles de votre espèce, Mademoiselle : traînée !
- Il a répété le mot en français et en allemand, en regardant mon visage s'enflammer, mes yeux exorbités de colère contenue.

Il a plié la traite lentement et l'a glissée dans le modeste décolleté de ma tenue de voyage.

- Dites à votre père que nous sommes très satisfaits de vos services.

Je ne lui ai pas donné le plaisir de brailler comme une harengère.

- Vous êtes pitoyable !, ai-je lancé à son dos qui s'éloignait. C'est le seul moyen dont vous disposez, n'est-ce pas ? Prendre ce qui ne vous appartient pas. Retournez voir maman !

Il s'est retourné.

- Vous avez plus que rempli les termes de notre contrat. Nous avons le parfum ; vous avez ce que vous étiez venue chercher.

La première diligence m'a amenée jusqu'à Lyon, où mon père m'attendait comme prévu. De Lyon, nous avons roulé, des jours durant, assis côte-à-côte, sans échanger un mot. Peu avant notre arrivée, il a finalement rompu le silence.

- Je suis désolée, Catherine. Je ne veux pas connaître les détails. Je ne veux pas me ronger davantage. Mais je crois qu'il vaudrait mieux que tu en parles à ta mère. Nous n'y pouvons plus rien changer. Ce n'était pas censé se passer ainsi. Tu dois me croire. Tu n'as aucun reproche à te faire.

Il m'a tenu ce discours avant de découvrir que Bouffier et Le Fournier avaient emporté leur triomphal « *Élusif* » chez Guerrelaine, les concurrents de Roubigant. Et avant que n'éclate la fureur de Rothschild devant ses pertes financières et, je le suppose, son humiliation dans les cercles de la finance. Tout cela entre les mains d'une enfant.

- Est-ce que ça va aller, a voulu savoir mon père.

Comment aurais-je pu le savoir ? J'étais pétrifiée.

Kilian et moi nous sommes mariés. Kilian est devenu froid. Cruel. Un jour, en traversant le vestibule, j'ai surpris une querelle entre mon père et lui.

- J'ai été le promis d'une demoiselle, une fille neuve. Vous l'avez vendue pour satisfaire vos intérêts. Dans le sud, on a volé ce qui m'appartenait de droit.

Mon père jura avant de se précipiter sur Kilian.

- Vendre ma propre fille ?, a-t-il grincé entre ses dents.

Ils se mesuraient du regard, la respiration haletante.

- C'est la tradition chez les femmes de notre famille. Leur première nuit est réservée au Papillon. Vous le saviez ; vous êtes l'un d'entre nous.

Kilian a répondu d'une voix contenue :

- Le Papillon a passé un bout de temps avec celle-là ! Il lui a montré ce qu'il m'appartenait de lui apprendre. On m'a trompé sur la marchandise. Je n'en veux plus. Sans m'avertir, vous avez échangé les fiancées sous le voile de mariée : j'ai pensé épouser une fille et j'en ai ramené une autre à la maison.

Mère est intervenue alors. Je ne savais pas qu'elle était dans la pièce.

- Autant que tu viennes te joindre à nous, Catherine : tu as un rôle dans cette histoire.

Mère a traversé la pièce et, d'un geste protecteur, m'a entourée les épaules de son bras. Sous couvert de m'embrasser, elle m'a glissé d'une voix farouche :

- Il ne s'est rien passé dont tu puisses avoir honte, Catherine.

Elle L'a appelée en Dialogue. *Madone, donne-nous la force des lionnes !* À peine le temps de reprendre haleine et la réponse est arrivée. Nous étions toutes deux transfigurées : les yeux flamboyants, l'âme chevillée au corps, un feu allumé dans nos ventres.

- Catherine porte ton enfant, a-t-elle annoncé.

- Vous pouvez les garder tous les deux, je vous les laisse.

Il a changé d'avis cependant après la naissance de Killy, quand il a vu ses cheveux noirs et ses yeux bleus, qui lui ressemblaient tant. Pendant plus d'une décennie, une décennie dont je peux à peine me souvenir, nous avons vécu ensemble, comme mari et femme, bien que de nom seulement. Il est mort de la typhoïde, peu après notre départ pour Le Havre.

Dans le mois qui a suivi sa mort, notre troupe s'est embarquée :

mon petit Killy de neuf ans, ma soeur Elisabeth et son époux Wilhelm, leur fille Kristina et moi-même. La Maison Duladier partait conquérir le Nouveau Monde.